

LUCIE DELARUE-MARDRUS
FEMME DE LETTRES OUBLIÉE

Jean-François Côté

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures

sous la direction de

M. Alain Baudot

et

Mme Marie-France Silver

Maîtrise en études françaises
Collège universitaire Glendon,
Faculté des études supérieures

Université York

Toronto, avril 1999



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-40494-3

AVANT-PROPOS

Le sujet de mon mémoire est Lucie Delarue-Mardrus, femme de Lettres oubliée. Je vais d'abord vous expliquer, pourquoi j'ai choisi cet auteur, quelle a été la démarche de mes recherches, je vous donnerai ensuite un petit résumé de mon travail et enfin, qu'elle est ma conclusion sur Lucie Delarue-Mardrus.

Ceci a commencé par un pur hasard : je me promenais à Paris dans une librairie avec un ami du nom d'Albert Mardrus, arrière petit-neveu du Dr J.C. Mardrus. Il m'a montré la série des *Mille et une nuits* traduites par son grand-oncle. À côté je vis le nouveau livre d'Hélène Plat sur Lucie Delarue-Mardrus. Intéressé, je l'ai pris et l'ai lu. Le personnage de Lucie m'a immédiatement intrigué. Par la suite voyant mon intérêt pour sa grand-tante, il m'a offert *L'ex-voto* que j'ai dévoré. À cette époque, j'avais commencé mes cours du 2e cycle, le premier cours portait sur *L'étude des femmes à la Renaissance*. L'évolution de la femme écrivain m'a intéressé.

Pendant le cours de M. Baudot : *Méthodologie de la recherche*, nous étions encouragés à nous préparer à écrire un Mémoire et à commencer à nous documenter. L'étude des femmes continuait de m'intéresser. Il était donc pour moi naturel que je choisisse Lucie D.M. qui continuait à me fasciner pour les raisons suivantes :

- Auteur peu connue et pourtant prolifique (plus de 70 œuvres), je me demandais pourquoi elle était si peu connue de nos jours.
- Tout comme moi, le Proche-Orient la fascinait.
- Elle s'intéressait beaucoup à la langue arabe qu'elle trouvait, comme moi, très poétique.

Plus je la lisais ou je lisais à son sujet et plus je m'intéressais à elle. M. Albert Mardrus m'a beaucoup parlé de sa grand-tante, il m'a montré des photos de famille, des écrits inédits à son sujet et m'a même présenté la seconde femme de J.C. Mardrus qui vient à peine de décéder à l'âge de 99 ans.

Le moment de choisir entre, suivre plus de cours ou écrire un Mémoire étant arrivé, j'ai opté pour le Mémoire. La démarche pour mes recherches a été la suivante :

- Ma recherche a été probablement une des parties la plus intéressante de mon travail et en même temps la plus frustrante parce que pas toujours facile d'accès.
- J'ai entrepris la recherche de ses œuvres chez des antiquaires de vieux livres et j'ai fait des pèlerinages sur les lieux où elle a vécu : Quai Voltaire à Paris, Honfleur en Normandie. J'ai d'ailleurs trouvé le livre de Robert Chouard au vieux musée de Honfleur.
- J'ai même été me recueillir sur sa tombe au cimetière près du Pavillon de la Reine, sa maison tant chérie que j'ai visité de dehors, mais dont j'ai vu les photos que son arrière-neveu a réussi à avoir du nouveau propriétaire.

- Albert Mardrus avait également accès à la Librairie Doucet qui est réservée seulement aux membres de la famille. Il m'a ramené quelques notes sur la correspondance de Lucie avec ses intimes telle que Natalie Clifford. Barney .

Le livre de base de mes recherches est *Mes mémoires*, qu'Albert Mardrus m'a offert et qui depuis est introuvable. D'autres personnes ont essayé de le trouver sans pouvoir mettre la main dessus. Comme vous pouvez l'imaginer, je tiens beaucoup à ce livre. Il en est de même pour le livre de Myriam Harry que j'ai enfin trouvé à Paris en février dernier.

Le plan que j'ai suivi pour écrire mon travail est le suivant :

J'ai voulu me pencher sur 3 aspects de Lucie Delarue-Mardrus que j'ai trouvé important :

- La façon dont elle se perçoit et quelle voudrait que les autres la perçoivent.
- Sa réflexion sur les femmes qui se dégage du portrait qu'elle trace de ses personnages principaux.
- La façon dont les autres l'ont perçue. Je pourrais maintenant ajouter à la suite de mon travail comment je la perçois.

Voyons quelques points que j'ai soulevés dans ce Mémoire :

Sa réflexion sur les femmes dépeint souvent des femmes incomprises par la société qui les entoure : Marie, dans *Marie, fille-mère*, qui vient de la province et qui finit par être dégoûté de l'homme pour le viol qu'il lui a fait subir ; Marion, dans *L'Ange et les*

Pervers, qui porte son double sexe comme une maladie qu'on cache, mais qui en même temps, critique la société bourgeoise dans laquelle elle évolue.

Dans plusieurs de ses œuvres on retrouve la lutte des classes sociales aussi bien que la lutte des femmes. Lucie Delarue-Mardrus dresse un portrait assez dure de la bourgeoisie, mais même si elle la dénonce, elle s'identifie à elle d'autant plus qu'elle en est issue, d'où sa culpabilisation dont elle n'arrive pas vraiment à s'en défaire malgré les apparences.

Lucie Delarue-Mardrus se considérait poète, elle a écrit sa poésie dans l'ombre de la comtesse de Noailles. Cette dernière qui a écrit des vers assez célèbres vivait une vie princière. Son entourage littéraire l'a portée au sommet ; elle était l'emblème de l'essor féminin de cette époque.

Dans mes recherches j'ai noté que Lucie Delarue-Mardrus n'est jamais très loin de la comtesse de Noailles, mais un peu en retrait d'après les repères littéraires des critiques. C'est en partie pourquoi j'ai choisi de lui rendre sa lumière.

Lucie Delarue-Mardrus n'a pas de titre nobiliaire mais malgré tout elle a gagné le surnom ou le titre de «Duchesse de Normandie» tellement elle a chanté sa patrie. Elle a été très prolifique : elle a écrit des romans, des pièces, des contes, des articles de journaux, des recueils de poésie et a donné de nombreuses conférences.

J'ai voulu faire ressortir sa poésie qu'elle chérissait par-dessus tout et montrer son âme poète même dans la prose qu'elle a apprise à bien maîtriser. Si son œuvre poétique n'a pas été bien reçue, c'est en partie dû à cette époque où les auteurs masculins avaient du mal à accepter des «rivaux» dans un domaine qu'ils se croyaient réservé.

On a dit que le Dr Mardrus a purifié et clarifié son style et l'a amené à la littérature active. Parfois il «l'imposa aux revues et journaux dans la décevante période des débuts». Il a négligé son œuvre personnelle pour s'intéresser à celle de sa Princesse Amande, sa fée normande.

La princesse Amande, c'est ainsi que la surnomma son mari, à la suite des Arabes qui l'avaient ainsi baptisée. Ce nom féérique n'a pas été le seul à la décrire. Il y a eu entre autres : «la panthère noire... langoureuse beauté brune» que Jean Chalon utilise ; et Natalie Clifford Barney dans *Souvenirs indiscrets* l'appelle «cette beauté brune au teint mat qui avait des yeux fixes de pharaonne. »

On a aussi dit de son style qu'il était «d'un naturalisme épuré avec un soupçon persistant de romantisme. »

Ses compatriotes ont bien reconnu son attachement au pays, en faisant transférer ses cendres à Honfleur quelques années après sa mort. Lucie Delarue-Mardrus s'est toujours profondément identifiée à sa terre et les critiques ont fortement souligné ce point : dans la Revue Bleue (1908), on l'a baptisée «fille de la riche Normandie. »

John Charpentier a dit d'elle dans *Mercure de France* (1931) «qu'elle avait un mélange de lyrisme et de réalisme, d'excentricité et de bon sens, de violence et de tendresse ou de douceur. » Ce qui montre encore une fois son ambivalence.

«Un infatigable écrivain, dit Myriam Harry de sa grande amie dans *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus*, elle tire de son sac toutes sortes de bouts » ; non seulement elle écrit, mais elle compose aussi de la musique, fait de la sculpture et donne des conférences même en arabe. Elle s'éparpille un peu trop aux dires de ses proches. C'est peut-être aussi pourquoi en partie son œuvre n'a pas été retenue.

Le dynamisme littéraire de cette femme est étonnant. Sur tout, sa plume est prête. Ses nombreux romans et recueils de poésie, sans compter les autres écrits, ne lui ont pas suffi. Elle produit une tragédie, *Sapho désespérée*, qui a été jouée à Orange, par elle-même et au moins une fois, à Paris, au théâtre Fémina. Son autre tragédie : Prêtresse de Tanit a été présentée à Carthage en 1909.

Excellente conférencière, elle est toujours prête à partir pour un point quelconque de l'Europe, des États-Unis, du Brésil.

Sur son séjour à Denver dans le Colorado, elle écrit trois volumes : *Le FarWest d'aujourd'hui*, *L'Amérique chez elle*, *Passions américaines*.

Une carmélite de sa Normandie est canonisée : elle écrit alors la vie de *La petite Thérèse de Lisieux* (1937). Les biographies romancées sont à la mode : voilà encore la vie de *Guillaume le Bâtard* (1931).

Un livre sur l'art du maquillage finit par de bons conseils sur la morale mondaine dans *Embellissez-vous* qu'elle écrit en 1926.

Il y a également ses Mémoires dont le ton ne laisse aucun doute de leur sincérité en 1938. C'est sur ce dernier, comme je l'ai déjà dit, que j'ai basé la plupart de mes recherches.

Enfin dans mon travail, j'ai voulu offrir la possibilité de redécouvrir Lucie Delarue-Mardrus et de montrer sa contribution à l'évolution de la femme qui écrit et surtout celle qui vit de ses écrits. J'ai aussi essayé de présenter un auteur qui mérite d'être lu parce qu'elle a des choses à dire et qu'elle dépeint la société et l'époque où elle a vécu. Elle ajoute à son étude du milieu et des gens une finesse de sentiment et un langage poétique.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

MÉMOIRE

Introduction

Dans ce Mémoire, je me propose de présenter Lucie Delarue-Mardrus et de faire redécouvrir cette femme captivante, écrivain, poète et romancière du début du siècle. Auteur prolifique, Lucie Delarue-Mardrus a écrit plus de soixante-dix œuvres parmi lesquelles on trouve des romans, des poèmes, des biographies, ses Mémoires et des pièces de théâtre. À ceci, il faut ajouter des chroniques hebdomadaires, des critiques littéraires ou musicales, des conférences aux Annales, des contes, des nouvelles et des récits de voyage parus dans la presse.

Pour faire ce travail, j'étudierai son livre *Mes Mémoires*, document de base de mes recherches, ainsi que quelques-uns de ses romans dont, entre autres, par ordre de parution : *Marie, fille-mère*, *L'ex-voto*, *L'Ange et les pervers* et *Une femme d'âge mûre et l'amour*, ainsi que des recueils de poésie dont *À maman* et *Mort et printemps*. De plus, on fera certaines références à d'autres œuvres tirées de différentes biographies ou

critiques. Je consulterai également quelques rares écrits sur elle tirés de documents inédits qui nous aideront à découvrir le vrai visage de Lucie Delarue-Mardrus.

Je propose donc de me pencher sur son œuvre pour faire apparaître le portrait qui se révèle de cet écrivain. Nous analyserons :

- la façon dont elle se perçoit et voudrait que les autres la perçoivent dans *Mes Mémoires*. Il sera, en effet, particulièrement intéressant d'analyser la perception de ce « moi » d'un écrivain qui précède la génération de Simone de Beauvoir ;
- sa réflexion sur les femmes qui se dégage du portrait qu'elle trace de certaines de ses contemporaines à travers ses personnages ;
- la façon dont les autres la perçoivent à travers ceux qui ont écrit sur elle.

Lucie-Delarue-Mardrus est née le 3 novembre 1874 d'un père avocat et d'une mère connue pour être timide. La figure centrale de son enfance : sa mère «maman, indispensable et naturelle comme la respiration¹. » Dans ses gênes déjà, elle porte les deux extrêmes en elle. La base de son *moi* intrinsèque qui marque sa formation, sa pensée, sa vie, sa petite enfance, la dernière de six filles, d'où elle apprendra la résignation et l'humilité. Tout le temps de la dernière grossesse de Madame Delarue, Monsieur Delarue

¹Lucie Delarue-Mardrus. *Mes Mémoires*, Paris, Gallimard, 1938, p. 9.

rêvait d'avoir enfin un fils. Cela a-t-il influé en quelque sorte sur le subconscient du fœtus, personne ne le saura jamais. Son monde, dès sa plus tendre enfance sera «un monde de légendes, sans commencement ni fin, une intime apocalypse² », qui sera le tableau de sa vie. Les contes de fées qui ont meublé son enfance lui apportaient des visions, des appels mystiques, des rêves qu'elle passera sa vie à rechercher comme l'absolu qu'elle a frôlé si souvent, mais qu'elle n'a jamais réussi à appréhender ce qui lui apporte tant de désillusions. Habitée depuis son enfance à vivre dans son propre monde, dans ses rêves jamais contentés, elle fait enfin dans sa vieillesse le bilan de ce que fut sa quête. Elle écrit *Le secret*, poème de la quête solitaire de toute sa vie :

Sans espoir et sans foi, seule avec ma pensée
[...] Être ma jeunesse s'est passée
S'est passée à chercher cet être qui viendrait
Me dire : Me voici, c'est moi, partons ensemble
Et j'ai pourtant aimé, cœur qui brûle et qui tremble
Tous ceux que mon rêve inventait.³

Ce dernier vers est très significatif du monde mythique qu'elle s'était forgé depuis son enfance. Et enfin son appel déchirant vers Dieu, ce Dieu auquel elle aurait tant voulu croire :

Déçue et refermée et souriant quand même
[...] Oh, pourquoi, pourquoi donc n'ai-je pas aimé Dieu⁴?

² Lucie Delarue-Mardrus..., p.12

³Hélène Plat. *Lucie Delarue-Mardrus, Une femme de lettres des années folles*, Paris, Bernard Grasset, 1994, p. 286

⁴ Hélène Plat..., p.286

La réalité lui a toujours, par prescience, fait peur. Dès petite, elle aimait jouer avec des poupées sans tête à qui elle pouvait prêter à son gré le visage de ses rêves. C'est dans cette solitude de dernière-née et dans cette imagination débridée que Lucie Delarue-Mardrus a réalisé sa poésie, cette âme poète qui l'a accompagnée et sauvée toute sa vie. La poésie fut sa meilleure amie, son alter ego, celle par qui elle ne fut jamais déçue car, qu'est-ce que la poésie, si ce n'est de découvrir le sens invisible des choses, et comme l'a si bien dit St.-Exupéry dans *Le petit Prince* : « On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux⁵. »

Sa vision de l'existence nous permet de mieux comprendre l'essence de ses héroïnes confrontées à la dure réalité de la femme qui essaie de faire sa place dans une société hiérarchisée et traditionnelle. Malgré le jugement négatif de certains critiques littéraires et l'incompréhension de ceux qui l'ont mésestimée, le recul nous permet de voir que sa perception de la société et des femmes de son époque est précieuse pour nous faire comprendre cette dernière... Elle a aussi laissé sa marque dans la poésie dont la sensibilité transparaît dans sa prose.

⁵ Antoine de Saint-Exupéry. *Le petit Prince*, Paris, Gallimard, 1946, p. 72

LA FAÇON DONT ELLE SE PERÇOIT ET VOUDRAIT QUE LES AUTRES LA PERÇOIVENT

Toute jeune déjà, à cinq ans, Lucie Delarue-Mardrus cherche à se présenter comme ayant le sens inné de la poésie, et c'est en petite fille extasiée dans son beau pays de Normandie, qu'elle pressent cette poésie qu'elle définira plus tard « [...] je voyais tout, je goûtais tout, j'aimais tout, [...] mais cette sensation ne parvenait pas jusqu'à mon cerveau⁶. »

L'enfance, berceau de la poésie, contient dans son innocence tout l'absolu du rêve, la gamme des émotions et l'espérance de l'infini. L'écrivain l'exprime dans ses Mémoires quand elle écrit :

Avoir connu cette petite vie insexuée, gorgée d'étonnements, d'émotions, de rêves, cette vie plus riche dans son innocence et sa faiblesse que tout ce que la suite nous fera connaître de force, de savoir et de volupté, c'est avoir connu le seul absolu que le destin puisse offrir à l'être humain. Car la petite enfance reste l'unique au-delà qui se trouve derrière nous et non devant...⁷

c'est à dire dans le connu rassurant et non dans l'inconnu inquiétant. Elle lance en hommage à l'enfance : «...je salue l'âge des dents de lait qui fut pour moi le plus intense,

⁶ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes mémoires*, p. 25

⁷ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 31

fut le seul où, poète, je n'aurai vécu que de poésie⁸. » Elle passera une partie de sa vie à regretter cette période où elle a été vraiment heureuse.

Sa mère, madame Delarue considère le *self-control* britannique comme un idéal. Elle embauche donc des gouvernantes britanniques. Déjà, à un jeune âge, Lucie s'intéresse aux récits passionnants de ses gouvernantes écossaises, surtout ceux qui incluent les apparitions et les châteaux hantés. La gouvernante préférée de Lucie et de sa sœur Georgina est Miss Suzanah Corner. Elle est patiente, dévouée et poète. Elle enseigne des *Nursery rhymes* aux deux petites Delarue. «Grâce aux gouvernantes successives, Lucie et ses sœurs bénéficieront de cette poétique éducation anglaise, nourrie de légendes, domaine des fées, dont les traces restent indélébiles⁹. » Sur cette féerie de l'enfance heureuse et la véhémence de l'imagination débridée où elle plongeait dans des songeries sans fin, elle écrit : «Un tâtonnant instinct de faire des vers me cherchait déjà¹⁰. » Et c'est ainsi qu'elle composa son premier poème, en anglais, pour sa gouvernante anglaise, ce qui lui attira les quolibets de ses sœurs. Déjà les critiques s'annoncent difficiles à son égard. Jamais personne ne s'intéresse vraiment à ce que Lucie veut dire, à ce qu'elle aime, et c'est toute jeune déjà, qu'elle apprend à se recroqueviller sur elle-même, en apparence indifférente

⁸ Lucie Delarue-Mardrus..., p.31

⁹ Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p. 13

¹⁰ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes mémoires*, p. 43

mais, au fond, déçue et blessée : «Pas une parole, pas une révolte. L'acceptation infiniment douloureuse, peut-être la prescience que, la vie, c'était comme ça...¹¹ ».

Habitée aux plaisanteries fraternelles, les rejets constants qu'elle reçut plus tard des éditeurs et du public en général, à part les encouragements d'une certaine élite, la laissaient «indifférente », écrit-elle dans ses Mémoires, mais au fond, blessée profondément, plus triste et plus solitaire que jamais. C'est dans la tristesse qu'elle puisera sa poésie. Toute jeune déjà, elle avait compris que tant qu'elle se tairait et cacherait sa vraie pensée, elle ne s'attirerait pas d'ennuis ; ce qui explique sa discrétion tout le long de sa vie. Ce n'est qu'en grandissant et en s'assurant qu'elle parviendra à changer cette réserve, à pratiquer la franchise, au point même de choquer. Elle a compris que la peur (de déplaire) est le comble de la tristesse et qu'elle donne naissance à l'hypocrisie, ce qui est contre sa nature réelle.

De son propre aveu, Lucie Delarue-Mardrus veut en écrivant ses Mémoires, se rappeler quelques souvenirs parmi les nombreux oubliés comme «quelques îlots émergés dans un océan d'oubli¹². » Sa mémoire a gardé quelques drames qui présentent le contraste de son monde imaginaire et du réel. D'ailleurs, Lucie se reconnaît beaucoup dans le personnage de «Misunderstood » de la littérature enfantine anglaise, incapable de

¹¹Lucie Delarue-Mardrus..., p.18

¹² Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p. 19

communiquer ses sentiments. Ce ne sera que plus tard que la poésie deviendra le véritable véhicule de ses plus profondes impressions. « Cette histoire du petit garçon qui meurt et ne se révèle qu'à son lit de mort, me fit longtemps sangloter toute seule... Je ne crains pas de dire que ce livre influa sur toute ma carrière littéraire¹³. » Comme le dit Hélène Plat, qui a écrit une importante biographie sur Lucie Delarue-Mardrus, la plupart de ses personnages seront des incompris comme elle-même le sera toute sa vie où elle sera constamment blessée par l'incompréhension « imaginaire ou réelle de ses proches¹⁴. »

Chacune des petites filles Delarue adopte un animal favori : une chèvre, un agneau, et Lucie un coq qu'elle fera revivre dans un de ses romans : *L'enfant au coq*. Intéressant qu'une petite fille choisisse un coq, son tempérament secret de conquérant transparait déjà et ne s'affirmera qu'à l'âge adulte dans ses relations avec les femmes.

C'est pourtant le cheval qui revient constamment dans ses écrits, ses peintures et ses sculptures. Que représente-t-il pour elle ? Probablement la course folle vers des horizons inconnus : rêves d'enfance, d'adolescence et plus tard de jeune mariée ; insertion du monde féérique du désert arabe qu'elle a connu avec son mari et qui l'a fascinée ;

¹³ Hélène Plat..., p.24

¹⁴ Hélène Plat..., p.24

recherche constante dans la course de la vie ; risques à prendre. « Cheval, explique-t-elle, veut dire pour moi, recherche d'un mot ou d'une phrase¹⁵. »

Le père de Lucie n'a qu'un principe, la liberté, c'est pourquoi Lucie ne vivra pas comme ses contemporaines dans un pensionnat, mais recevra, comme ses sœurs d'ailleurs, son éducation à la maison avec des précepteurs, ce qui est différent de l'éducation des autres enfants de son milieu. Ce père, pas toujours présent, lorsqu'il rentrait dans sa famille, se perdait dans ses songes où il réfléchissait probablement à ses plaidoiries car il avait une réputation d'une grande éloquence qui se passait de discours écrits. Il a eu une très forte influence sur Lucie autant dans sa liberté de pensée que dans son éloquence : elle a souvent donné des conférences ; il lui est arrivé même d'en donner dans des langues étrangères. Le fait de parler en public ne lui a jamais fait peur ; ceci vient de son goût d'être mise en évidence.

En 1880, la famille Delarue quitte Honfleur. Lucie a six ans. Ce départ marque la fin de sa petite enfance, ce temps que, selon elle, « nous passons le reste de notre vie à regretter, (l'âge) le plus intime, le seul où, poète je n'aurai vécu que de poésie¹⁶. »

¹⁵ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes mémoires*, p. 59

¹⁶ Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p. 19

Sa sensibilité exacerbée la prédispose aux prémonitions. Plus d'une fois, elle se réveille, ou s'arrête en pleine action et a des visions. Ainsi à douze ans, réveille-t-elle un soir sa sœur Georgina (plus tard devenue Sœur Agnès), poussée par une impulsion soudaine au moment de s'endormir et lui dit haletante : «Je sens tout d'un coup que, plus tard, je serai... je ne peux te dire quoi... Peut-être une grande chanteuse, quelque chose enfin... Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! ...¹⁷ ». Cette femme aux multiples talents a-t-elle attribué, plus tard, cette vision d'enfance à sa musique, à son propre chant - qu'elle aimait par-dessus tout - ou à celui de Germaine de Castro avec qui elle vivra sa dernière osmose ? Cette hésitation est aussi la vision qu'elle a d'elle-même, elle n'arrive pas tout à fait à se définir.

La poésie, elle n'arrête pas d'en parler tout au long de ses Mémoires, et il ne se passe pas une page où ce mot ne revienne, soit sous forme de sa pensée, soit sous forme réelle de poème. Elle veut à tout prix qu'on la voit telle qu'elle se pressent : poète avant tout et surtout poète : «Ma tête craquait. La poésie ronflait en moi. Je tremblais en écrivant des vers, les soirs, quand j'avais fini mes ennuyeuses compositions scolaires¹⁸. » Chose curieuse, elle n'aimait pas les études, mais dévorait les livres avec une prédilection pour les Romantiques. Elle écrivait sans cesse : «...il ne se passait pas un soir sans que je

¹⁷ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes mémoires*, p. 62

¹⁸ Lucie Delarue-Mardrus..., p.71

fis un poème ou même deux¹⁹. » Elle a, inné en elle, le désir de s'exprimer en écrivant et en décrivant. Elle veut se dévoiler pour qu'on la comprenne mieux et pour paraître moins complexe.

Romantique, Lucie l'était à part entière. Déjà à treize ans, Lucie va voir une pièce dans laquelle joue Sarah Bernhardt, elle dit par la suite : « Possédée par une déesse, j'essayais de retrouver ses inflexions, ses gestes, le détail de ses robes divines. » Elle décide de devenir comédienne, affiche dans sa chambre ce slogan : « La scène ou la Seine. » Elle n'était heureuse que dans la mélancolie, et l'automne, à l'instar des Romantiques, était sa saison préférée. Elle le dit elle-même avec nostalgie en se remémorant : « Je me souviens d'un automne où [...] je goûtais particulièrement le charme de nos petits thés à la maison pendant que les feuilles tombaient au dehors. Je n'ai jamais retrouvé depuis, ces heures si doucement fraternelles, baignées dans une mélancolie unanime²⁰. »

Disparate, au milieu du mouvement général de cette fin du XIXe siècle, elle réalise que le Romantisme est passé de mode :

Je faisais d'un Romantisme déjà reculé du côté de l'oubli, ma respiration quotidienne, mon actualité.²¹

¹⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.87

²⁰ Lucie Delarue-Mardrus..., p.91

²¹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.90

Elle découvre sa beauté et sa féminité à l'adolescence, vers les treize ou quatorze ans. Cette découverte se fait par le jeu du miroir où, soudainement, elle se regarde un jour dans la glace et avec surprise constate qu'elle est jolie. Mais les railleries fraternelles, encore une fois, ont coupé ses premiers élans de coquetterie. Elle déclare : «Je jure, par serment, qu'il me fallut attendre plus de trente ans pour me rendre exactement compte de ce que j'étais physiquement²². » L'acceptation de sa beauté par l'entremise des compliments ou des regards, se fait au même titre que l'acceptation des déceptions et des rejets : c'est la fatalité, ce qui doit être ! Ni orgueil, ni désespoir n'ont entravé le cours de sa vie.

Outre la beauté, avec l'adolescence se développe également son esprit romantique, influencée par la vague littéraire de l'époque. Elle nourrit le vague à l'âme, le «cafard» comme on l'appelait, entretient son *moi* et arbore un pâle visage languissant et presque maladif. Cependant, des pensées troublantes l'assaillent, et c'est effrayée et gênée qu'elle se demande si elle était bien une femme pour oser de tels rêves... Elle ressent l'appel à l'amour, sans savoir exactement encore envers qui : «Une vague ivresse me soulevait, sorte de sensualité lyrique qui, depuis son brusque éveil, ne se calmait pas, au contraire. Je ne savais pas ce que je désirais. C'était l'appel à l'amour...²³ », l'amour pur, romantique,

²² Lucie Delarue-Mardrus, Lucie. *Mes Mémoires*, p.67

²³ Lucie Delarue-Mardrus..., p.69

parfait, qui s'accompagnait de soubresauts physiologiques qui entachaient l'esthète qu'elle était : le bestial versus l'amour lyrique.

Mais sous ses appâts féminins, se cachait un tempérament viril. Ainsi Sully Prud'homme qui lui fut présenté un jour après qu'il eut lu ses vers, s'écria avec une surprise admirative : «C'est cette petite fille là qui fait ces vers d'homme²⁴ ? » Encore une fois, on retrouve chez elle l'ambivalence romantique. Il l'appela, par la suite, «un phénomène ». Heureuse, certes, elle l'était, «mais pas plus que ça », écrit-elle dans ses Mémoires. «Ces louanges ne faisaient que corroborer un sourd instinct qui me disait que j'étais née pour être un poète, et pas n'importe quel poète²⁵ ! ». Elle est bien sûre d'elle-même cette femme d'esprit, convaincue de ce qu'elle a toujours ressenti et qu'elle veut absolument que les autres perçoivent en elle. Elle n'en éprouve aucune vanité, c'est une simple constatation de ce qui est.

Tous ses succès littéraires, elle les a appréciés, certes ; les articles, les romans, on lui en demandait toujours, mais ses poèmes, ceux pour quoi et par quoi elle pensait exister, n'ont pas été reçus avec cette ampleur par un public capricieux et imprévisible. De retour, après deux longues années d'absence en Afrique, Lucie Delarue-Mardrus doit se réhabituer à la vie parisienne. Le Journal avec son nouveau directeur, lui demande d'écrire

²⁴ Lucie Delarue-Mardrus..., p.92

²⁵ Lucie Delarue-Mardrus..., p.93

des contes à raison d'un par semaine. Son mari l'encourage. Lucie écrit : « Je me remets au travail, gênée par la prose à laquelle je ne suis pas encore habituée, les vers étant, quand j'écris, ma langue maternelle²⁶. » Pourtant, dit-elle, si «ma prose connut un tel bonheur, [...] mes vers sont restés dans l'ombre. Et c'était dans mes vers que je donnais vraiment mon âme. Car ma poésie seule m'explique et me justifie. Elle est toute mon histoire²⁷. » Elle écrit encore :

Je ne vivais, si l'on peut dire, qu'en vers, et le plus naturellement du monde. Les événements de l'existence ordinaire passaient sans m'atteindre, sinon pour gêner ma vie intérieure faite de rêves poétiques, d'appels à l'amour et d'étude solitaire.²⁸

L'influence qu'eut son mari sur sa prose est capitale. Elle écrit dans ses

Mémoires :

De mes vers il n'avait jamais rien eu à dire, non plus que de mes contes, encore si proches de la poésie. Mais, la véritable prose, c'était son domaine. Il y était maître, plus encore qu'il ne le savait lui-même, car, sans qu'il s'en doutât, dès qu'il prenait la plume, même pour écrire à un fournisseur, il ne pouvait pas ne pas faire de ce bout de papier une petite merveille.²⁹

Plus loin, elle ajoute :

Combien je le remercie de la vigueur avec laquelle, en ces premiers temps, il a simplifié mon style qui tendait vers la complication, voire la recherche. Ces critiques sans ménagement m'auront épargné, non pas toutes les erreurs, mais au moins, de quinze ans de tâtonnements, et, si j'ose dire, de gourme littéraire largement jetée à travers mes premiers écrits.³⁰

²⁶ Lucie Delarue-Mardrus..., p.154

²⁷ Lucie Delarue-Mardrus..., p.93

²⁸ Lucie Delarue-Mardrus..., p.90

²⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.170

³⁰ Lucie Delarue-Mardrus..., p.170

Elle se décrit comme timide et prétend être surprise quand on publie un de ses articles ou qu'on l'invite à donner une conférence, à écrire un roman ou une pièce de théâtre.

Lucie se dévoile dans sa poésie, elle se sent différente, à part, les poèmes se succèdent au moment d'une passion, mais souvent son amour reste déçu. À la suite de son premier baiser avec une femme, elle écrit : «Je vais, je viens, je me mets à table, je lis, je parle [...]. Et personne ne sait quelle créature je suis devenue, avec cette flamme qui me torture intérieurement qui gagne chaque jour, qui va bientôt tout brûler autour de moi...³¹ ». C'est à partir de cette révélation qu'elle prend conscience que sa vie sera désormais marquée par le courage solitaire.

Son mariage avec J.C. Mardrus tient des contes de fées, «quelque chose comme les noces du soleil et de la lune³². » Tout en contraste, leur union se fait à travers la poésie, et leur amitié basée sur l'amour commun de la Beauté, survivra à l'échec de leur mariage et ira jusqu'au bout : «Ces deux lyrismes se rejoignaient, ils sont restés à jamais unis à travers les événements³³. »

³¹ Lucie Delarue-Mardrus, *Deux amants*, cité dans Hélène Plat, p. 209

³² Lucie Delarue-Mardrus, *Mes mémoires*, p. 114

³³ Lucie Delarue-Mardrus..., p.114

Poète avant tout, le traducteur des *Mille et une nuits*, voyait devant lui surgir un autre poète qu'il avait jugé dès la lecture des premiers vers, comme son égal. Et depuis, il devint son Pygmalion. Il l'a toujours portée aux nues et d'un ton sans réplique (car il était très autoritaire), il déclarait sans ambages : « Est-ce que vous ignorez, vous tous, qu'elle est un des plus grands poètes de la langue française³⁴ ? ». Et il ne s'est jamais départi de cette opinion qu'il a cultivée leur vie durant : «[...] je n'eus jamais lecteur de mes vers plus passionné que lui [...] (et) pour celui qui fut mon mari et qui reste mon ami, je demeure le personnage de songe devant lequel il s'incline³⁵. » C'est lui qui l'encourage à écrire. Il l'organise et lui donne une sorte de plan de travail parce qu'elle a tendance à être désorganisée et lui, au contraire, très organisé.

Voici maintenant la plus belle période de sa vie matrimoniale et de sa vie d'écrivain. D'octobre 1900 à mai 1902, tout le monde littéraire se retrouve chez eux : le symboliste Henri de Régnier et bien d'autres, André Gide, grand ami du Dr Mardrus, Paul Valéry, Pierre Louÿs avec sa femme, la troisième fille de José-Maria de Hérédia. La musique aussi se mêle à la littérature et on rencontre Claude Debussy avec Robert de Montesquiou, la Comtesse de Noailles, Maurice Maeterlinck et l'incomparable Sarah Bernhardt dans leur salon. Tout ce beau monde n'est pas pour rien dans sa montée. Rebutée par certains, elle est introduite

³⁴ Lucie Delarue-Mardrus..., p.116

dans les cercles littéraires par d'autres qui reconnaissent en elle le poète. Sa poésie, elle l'a cultivée à partir du «petit traité de Poésie» de Théodore de Bainville qui lui fut offert et qui devint sa Bible.

Lucie Delarue-Mardrus, dans *L'Ange et les Pervers*, à travers Marion, fait un parallèle entre son succès et le fait de connaître quelqu'un de célèbre dans les salons littéraires. Le Dr Mardrus a été d'un grand soutien dans le succès de Lucie, dans cette époque pré-Simone de Beauvoir où le mari est souvent pour quelque chose dans la réussite d'une femme écrivain, comme ce fut le cas également pour ses contemporaines Colette et la comtesse de Noailles. Telle était la condition des femmes de lettres de la société bourgeoise de cette première moitié du siècle. Ce fait est confirmé dans le livre intitulé *Colette et Lucie Delarue-Mardrus* tiré du livre de Paul Leroy : « Il (le Dr Mardrus) purifia, clarifia son style et l'amena à la littérature active. Parfois il l'imposa aux revues et journaux dans la décevante période des débuts. Il a négligé son œuvre personnelle pour s'intéresser à celle de la Princesse Amande, la fée normande³⁵. » À son tour Hélène Plat corrobore cette affirmation, dans les *Cahiers Colette No15, Le génie créateur de Colette (colloque à la Sorbonne et à l'INRP, 1er-2 juin 1992* : « Mardrus, loin de s'attribuer le talent de sa femme, sacrifie sa carrière à la sienne. Il lui reprochera un jour son «coup de pouce perpétuel pour la mettre en avant et s'effacer» (lettre inédite). À

³⁵ Lucie Delarue-Mardrus..., p.116

³⁶ Paul Leroy, *Colette et Lucie Delarue-Mardrus*, Chap. Dr Mardrus, Biblio de l'Arsenal, Rouen, 1936

la *Revue blanche*, il a même failli se battre avec un journaliste qui préférait ses *Mille et une nuits* aux poèmes de Lucie³⁷. »

C'est avec une « curiosité froide » qu'elle se voit se marier. Cette « fausse » indifférence s'exprime souvent dans sa vie par un dédoublement : elle se voit vivre, poussée et promue dans le cercle littéraire où ils évoluent en communion intellectuelle. N'oublions pas qu'en elle vit un être ambivalent, toujours élevé parmi des femmes et à qui, de plus, dû à son jeune âge, ne lui accordaient pas l'importance que lui offrait avec fougue son « sultan de l'orient fabuleux³⁸. » Elle opposait une « obscure résistance »³⁹ dont ni lui, ni elle ne comprenaient la véritable cause. Habitée aux restrictions dès son plus jeune âge, elle se plie à son joug et se soumet à ses quatre volontés. Par ailleurs, son coup de foudre ayant été avant tout d'ordre intellectuel, Mardrus la traitait comme une créature sacrée.

Mais si les contrastes s'attirent savent-ils toujours se retenir ? « Je n'étais que rêve, il n'était que précision, malgré toute sa poésie et peut-être à cause d'elle⁴⁰. » Alors, même si elle semblait se soumettre, son « moi » profond restait indompté : « Née plus douce

³⁷ Hélène Plat, *Le génie créateur de Colette*, Cahiers Colette No 15, Colette et Lucie Delarue Mardrus, Société des amis de Colette, Paris, 1993, p.13

³⁸ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes Mémoires*, p. 124

³⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.118

⁴⁰ Lucie Delarue-Mardrus..., p.121

qu'un agneau, j'étais en même temps irrévocablement indomptée⁴¹. » Lucie écrit dans son journal intime, au sujet de son mari :

Grand naïf, il a toute la vérité de son ingénuité ; toute la fougue d'un grand Oriental, avec son mystère profond... Il était né pour vivre au temps de Haroun Al-Rashid, pour être Haroun Al-Rashid... Il devrait régner sur une Asie, il régente une personne ou deux, dans trois pièces, à Paris. Voilà son grand drame: tout est pour lui crime de lèse-majesté...⁴²

Le Dr Mardrus comble tout l'imaginaire de son enfance ; il y aura choc entre le rêve et la réalité. Toutefois, c'est à partir de ce moment qu'elle commence à sortir de sa crise romantique, «ne trouvant désormais nul charme à la maladie⁴³ » qu'elle a contacté au cours de sa lune de miel. Elle doit en grande partie, à son mari, son essor littéraire, puisque c'est sous l'égide de son «calife Œil⁴⁴ » comme elle le surnommait, qu'elle aura son premier recueil de poésie *Occident* publié.

Il est évident en lisant ses *Mémoires* que Lucie prend plaisir à charmer tous ceux qu'elle rencontre. Elle ne laisse pas échapper une occasion pour montrer à ses lecteurs que son charme opère, même sur les animaux dits dangereux. Ici, il faut voir l'histoire du fameux chien Dingo de Mirbeau, grand critique de l'époque qui consacrait celui qu'il voulait bien lancer ; son maître le prétendait dangereux, mais Lucie a maté la «bête féroce⁴⁵ » sous ses yeux surpris et du fait même le conquiert également. Elle nous laisse entendre dans ses *Mémoires* que les gens l'aimaient pour son naturel et sa simplicité,

⁴¹ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 121

⁴² Lucie Delarue-Mardrus, *Journal intime*, Inédit, cité dans Hélène Plat, p. 70

⁴³ Lucie Delarue-Mardrus, Lucie. *Mes mémoires*, p. 123

⁴⁴ Myriam Harry, *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus*, Paris, Ariane, 1946, p. 33

comme le confirme Jean Lorrain, l'un des plus grands admirateurs des *Mille et une nuits* et de leur traducteur : « Mme Mardrus n'est pas coquette. Elle ne rit pas pour montrer ses belles dents, mais parce qu'elle a envie de rire⁴⁶. » Toutefois, ce même Jean Lorrain allait, plus tard, se retourner contre elle dans ce même Journal qui l'avait louée. Elle paraît naturelle et simple, mais en fait, c'est une femme complexe et ambivalente : poète/romancière, féminine/masculine.

Son nouveau recueil de vers, *Ferveur*, parut. La critique l'accueillit avec les mots suivants : « En les récitant un peu vite et d'une voix chaude, ces vers pourraient donner l'impression d'être beaux⁴⁷. » Lucie Delarue-Mardrus en rend responsable la mode des poétesses étrangères : « Mais que je fusse tranquillement française agaçait les fanatiques de Mme de Noailles qui, elle, était roumaine⁴⁸. » Selon la comtesse Bibisco, il était en effet d'usage de donner la palme aux étrangers de grande noblesse aux portes de salons toujours ouvertes. Mais était-ce la véritable raison ?

Entre-temps, Lucie Delarue-Mardrus se lie d'amitié avec Renée Vivien et Nathalie Barney, auteurs de poèmes saphiques où Lucie trouvait de secrètes correspondances avec les vers que secrètement, jeune fille, elle avait écrits. C'est Nathalie Barney qui a initié

⁴⁵ Lucie Delarue-Mardrus, Lucie. *Mes mémoires*, p. 118

⁴⁶ Lucie Delarue-Mardrus..., p.128

⁴⁷ Lucie Delarue-Mardrus..., p.134

⁴⁸ Lucie Delarue-Mardrus..., p.134

Lucie à l'expression d'elle-même, et qui restera l'une de ses plus chères amies. Elle aura eu une influence décisive sur sa poésie, car c'est après avoir fait sa connaissance que sa poésie devient plus sensuelle. C'est dans cette période de sa vie qu'elle se laisse enfin aller à son instinct naturel, «un instinct longuement préparé de faire la sensualité rejoindre la poésie ou la poésie rejoindre la sensualité, jonction qui ne s'est jamais tout à fait accomplie :

[...]Car mon plus coupable péché
Est encore de la poésie.

Je n'ai jamais rien écrit de plus véritable sur moi-même que ces deux vers⁴⁹. »

Lucie Delarue-Mardrus mêle toujours la poésie à tout ce qu'elle voit, sent ou vit ; elle traduit toutes ses expériences et ses sentiments en vers dans son journal personnel.

Après maints voyages en Égypte, en Syrie, au Liban, les Mardrus sont enfin de retour en France, dans la période de l'avant-guerre. Ils recommencent à vivre fébrilement entre Paris et Honfleur. Dans ses Mémoires, Lucie Delarue-Mardrus parle beaucoup de la Normandie et particulièrement de Honfleur, terre natale à laquelle elle est très attachée. On apprend à connaître les Normands à travers les personnes qui ont côtoyé sa vie quotidienne et qui se retrouvent dans beaucoup de ses ouvrages. Elle voit à travers sa Normandie le cadre de ses romans et l'âme de ses personnages. Elle peint non seulement les siens, mais aussi son paysage.

⁴⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.145

Dans le Pavillon de la Reine, maison qu'elle s'est fait construire à Honfleur du temps de son mari, elle se retrouve de plus en plus seule, son mari commençant à lui être infidèle, du moins, précise-t-elle, sur le plan conjugal uniquement, car la fidélité de l'âme lui restera toujours jusqu'au bout. Et Hélène Plat et Myriam Harry confirment ses dires dans leurs biographies respectives. Lucie se complaît dans la solitude, mais elle se rend compte qu'elle ne sera plus jamais la princesse Amande :

Mon goût, mon besoin plutôt de la solitude et sans doute de la tristesse, me laissait sereine à la maison. Mon cheval, mon chien, mes chats, mes serviteurs, mes paysages, je n'exigeais rien d'autre, quant à la part divine de ma vie. La nuit, j'avais ma table à écrire, ma lampe, et le monde incalculable de mes rêves. J'aurai vécu, ajoute-t-elle, de mes rêves plus que de la vie, en dépit de tout ce que j'ai vu.⁵⁰

Ici, c'est son côté romantique qui reprend : vivre dans le rêve et la tristesse.

La vérité est qu'elle est seule et souffre de n'être indispensable à personne : « Je suis seule, toujours plus seule, avec l'impression, aggravée chaque jour, que ma mort ne sera une catastrophe que pour moi-même. »⁵¹

Dans ce désarroi, Honfleur lui sert de refuge. C'est là que seule, elle accueille ses hôtes imaginaires, les seuls avec qui elle se sent à l'aise :

Laissez-moi rêver, je suis si faible lorsque je sors de l'irréel ! Vous ne pouvez pas comprendre comme tout est facile et beau dans ma tête, comme tout devient hargneux et contradictoire quand

⁵⁰ Lucie Delarue-Mardrus..., p.186

⁵¹ Hélène Plat..., p.181

je ne suis plus seule avec mes fictions ! Personnages vivants de l'existence, que vous êtes choquants à côté de mes ombres ! Ne me chassez pas du paradis de l'imaginaire. Laissez-moi rêver...⁵²

Ah ! doux monde de l'imaginaire de son enfance auprès duquel elle se retrouve avec ses espoirs et ses rêves.

Il est clair que dans ses *Mémoires* le thème principal est la poésie : Lucie Delarue-Mardrus nous en parle constamment. Elle se dit avant tout poète et elle veut que les autres la perçoivent ainsi. Dans la troisième partie de cette autobiographie, à l'annonce de la Guerre (1914), son âme enflammée d'ardeur épique, Lucie écrit : « La France, en route pour l'épopée, chantait la Marseillaise. Union sacrée, lyrisme, espoir, un grand souffle passait sur nous. Le pays tout entier se réveillait poète ». ⁵³ Sa vocation de poète ne l'empêche d'ailleurs pas de prendre une part active aux événements : elle offrit alors ses services d'infirmière à la Croix-Rouge de Honfleur ; les élèves du cours l'accueillirent avec méfiance, voire même hostilité. « La province, écrit-elle, confond facilement femme de Lettres et suppôt de Satan. [...] J'étais celle qu'on ne voyait jamais à la messe, celle qui publiait des contes et des romans peu timorés, celle que l'on rencontrait de tous côtés gambadant à cheval en culottes de garçon, etc. ⁵⁴ ». Elle sort du romantisme et tombe dans la réalité, la dure réalité de la guerre. Elle se voit, à travers les gens, différente : à cette

⁵² Hélène Plat..., p.183

⁵³ Lucie Delarue-Mardrus..., p.190

⁵⁴ Lucie Delarue-Mardrus..., p.190

époque, une femme se devait d'être rangée et rester à la maison. Lucie voit le rôle qu'elle doit jouer en s'impliquant davantage ; d'ailleurs, lors de la Seconde Guerre mondiale, on verra les femmes jouer un rôle important. Dans ce sens, Lucie est un peu avant-gardiste car dès la Première Guerre, elle s'est impliquée.

Mais elle s'empresse d'ajouter que l'opinion de ses supérieurs commence à changer dès qu'elle reçoit la meilleure note aux examens d'infirmière. Fière, comme peut l'être un enfant, elle se pavane un peu, quand elle raconte que ses pansements étaient si bien faits (n'oublions pas que c'est une artiste constamment soucieuse de l'esthétique), «que le médecin-chef de l'hôpital, aurait voulu les photographier, disait-il⁵⁵. » C'est son côté perfectionniste, la fierté de vouloir être la première, la meilleure, celle qui dirige, que révèle cette petite anecdote. Petit à petit elle creuse sa place et se rend indispensable. Bientôt elle n'était plus le suppôt de Satan. On cessa de se méfier d'elle...«et la poésie fit le reste⁵⁶ », confie-t-elle. On organisait des soirées où Lucie Delarue-Mardrus faisait des récitations de ses poèmes et elle fut agréablement surprise de constater que ses compatriotes étaient sensibles à sa poésie. Elle sait bien se faire accepter dans un milieu, son milieu : la poésie. «Entraînée tout à coup d'un salon à l'autre, je sortais trop souvent

⁵⁵ Lucie Delarue-Mardrus..., p.192

⁵⁶ Lucie Delarue-Mardrus..., p.190

au gré de mon père, qui commençait à froncer le sourcil, disant que je faisais du cabotinage⁵⁷. » Aussi cachait-elle quelquefois ses sorties.

Depuis son divorce, il lui faut gagner sa vie. C'est à ce moment que sa vie prend un tournant bien différent. Elle n'écrit plus pour son plaisir ou celui de son mari, mais bien pour son gagne-pain. Elle devient femme écrivain qui vivra de sa plume, elle est en quelque sorte, l'une des premières femmes du début du siècle qui doit écrire pour survivre. Au début, elle était scandalisée de devoir monnayer son esprit et sa poésie :

[...] invitée à passer [...] à la caisse, je reçus (avec surprise) la somme de trente francs. Mon premier argent gagné !

Au lieu d'en être satisfaite, je fus scandalisée. Je n'arrivais pas à comprendre qu'un travail de l'esprit pût se métamorphoser en trois pièces d'or. Il est vrai que l'époque de ma jeunesse ne ressemblait en rien à celle où nous sommes arrivés. Toucher de l'argent me semblait une sorte de déshonneur et bien des années durent passer avant mon entrée définitive dans le rythme «vente et achat» qui, de nos jours, assimile la littérature, voire la poésie, à n'importe quelle autre denrée.⁵⁸

Mais quelques temps plus tard, au moment où le couple Mardrus a décidé de se séparer et de vivre chacun chez soi, subvenant chacun à ses besoins, elle écrit avec fierté : « J'étais capable désormais, de gagner ma vie toute seule avec mes écrits⁵⁹. » Elle ne voit plus écrire et gagner de l'argent de ses écrits comme une honte mais bien comme un honneur. Cette séparation, Lucie n'en parle pas beaucoup dans ses Mémoires, bien qu'elle en fût fortement marquée, comme le révéleront ses amies intimes. Sans doute, veut-elle

⁵⁷ Lucie Delarue-Mardrus..., p.94

⁵⁸ Lucie Delarue-Mardrus..., p.95

⁵⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.200

sauvegarder l'amitié de celui qui était et restera toujours son ami et son mentor. Au moment de leur séparation, en 1912, Lucie dira : «Mon Lorient, si tu savais... Je pense à toi, et parfois, cela va jusqu'aux larmes⁶⁰. »

Elle écrit pour des journaux, écrit des poèmes sur la guerre, qui ne furent jamais acceptés. «Habitée à ce régime du «nul et non avenu» dès qu'il s'agissait de ma poésie, je cessais bientôt ces envois inutiles », ce qui ne l'empêche pas de continuer à écrire pour elle-même. «Ma prose avait plus de succès, heureusement pour mon budget⁶¹. » Mais la prose n'est pas la plume de son âme. Certains de ses romans resteront romans-feuilletons, les exigences de son budget voulant de la production ; d'autres écrits seront plus littéraires et plus poétiques.

Toutefois, elle est seule, ses proches et ses intimes ne lisaient même pas ce qu'elle écrivait dans les journaux : rejetaient-ils l'idée d'une femme qui écrivait ou, comme le pense Lucie, ils ne croyaient pas en son talent. Cette froideur la glaçait, et ceci a continué tout le long de sa carrière littéraire. Il faut ajouter, lit-on dans ses *Mémoires*, qu'elle n'a rien fait pour les encourager : «J'ai pour habitude, où que je sois, de rester bouche close

⁶⁰ Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p. 162, tiré des Archives familiales, Inédit

⁶¹ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes mémoires*, p. 201

quant à ma littérature. À mutisme, mutisme et demi. On n'a, dans certains milieux que l'importance que l'on se donne⁶². »

Elle dit qu'elle n'a pas voulu être reconnue officiellement et qu'elle avait refusé trois fois la Légion d'honneur ainsi que le Grand Prix de Littérature de la Société des Gens de Lettres, habituée dès sa plus tendre enfance à «vivre à l'aise sans récompenses⁶³. »

Mais que voulez-vous, le monde est ce qu'il est, et si l'on ne sait pas se vendre...eh bien, on n'est pas acheté. Et c'est ce qui arriva, personne ne parlait d'elle dans les cercles littéraires, sauf quelques amis. Elle accepta, après s'être fait prier, le prix Renée Vivien grâce à l'appui de Natalie Barney, d'Henry de Régnier, d'Hélène Vacaresco, d'Elizabeth de Gramont et surtout grâce à une lettre posthume de Renée Vivien elle-même que Natalie Barney conservait dans ses reliques.

De plus, Madame Barthou ayant, par testament, chargé l'Académie de décerner un prix, chaque année de 13000 FF à un auteur féminin, le nom de Lucie Delarue-Mardrus fut mentionné. Elle attendit avec impatience ce prix qui devait être comme le couronnement d'une carrière littéraire de quarante ans. Toutefois, par un mystérieux cheminement académique, ce prix ne lui fut accordé qu'avec trois autres illustres inconnues, comme

⁶² Lucie Delarue-Mardrus..., p.201

⁶³ Lucie Delarue-Mardrus..., p.201

étant un prix d'encouragement qu'on donnait à de nouveaux auteurs féminins. Blessée au plus profond de son être, elle, qui déjà n'aimait pas les prix, disait-elle, et en avait refusé plusieurs, renvoya le 5000 FF qu'on lui décernait, écrivant qu'elle remerciait l'Académie, mais «qu'il lui était impossible d'accepter cet honneur qui devait récompenser toute une carrière de labeur et de probité. Je me serais fait l'effet d'un vieux serviteur. [...] Pour ce prix là, j'aurais encore été insultée par la presse, comme je l'ai été pour le prix de Renée Vivien. Je renonce donc définitivement aux faveurs officielles qui sont à l'envers de mon caractère et de mon destin⁶⁴. »

D'ailleurs n'était-elle pas aussi l'une des rares femmes, à cette époque, qui devaient vivre de sa plume ! Seules les femmes de l'aristocratie, sans besoin pécuniaire, écrivent. Le temps des Marguerite de Navarre et des Mme de Lafayette n'est pas si loin ! Mais la lutte est longue et difficile pour qu'une femme soit reconnue pour son mérite d'écrivain et non seulement pour son rang social. De plus, Lucie Delarue-Mardrus n'écrit pas seulement pour l'élite intellectuelle bourgeoise de son époque, mais pour dépeindre la société qui l'entoure.

Les événements intimes de sa vie nourrissent ses poèmes. Ainsi, en 1917, la mort de sa mère est à l'origine de poèmes déchirants «*À maman*».

⁶⁴ Myriam Harry, *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus*, p. 155

Lucie Delarue-Mardrus, sixième d'une famille de six filles, croit qu'elle a un lien particulier avec sa mère. C'est la fille cadette et poète. Poète, elle l'est, donc sensible à ce qui se passe autour d'elle. Les événements ont une influence directe sur elle, telle la mort de sa mère. Elle est, en effet très sensible à la mort, et dans la plupart de ses poèmes, on la sent omniprésente, d'où l'on peut dire qu'elle est de l'école des Romantiques. À travers la plupart de ses poèmes, on sent cette dualité entre la vie et la mort :

Son cœur s'est arrêté de battre dans ma main.
Je le sens toujours sous ma paume.⁶⁵

Même si la mort est là, Lucie sent toujours la vie :

Ses yeux, ses larges yeux qui regardaient sans voir,
qui semblaient au fond de la terre...⁶⁶

Ici, c'est le contraire : on passe de la vie à la mort, les yeux vivants et qui ne voient plus sombrent dans la mort. La mort d'une mère aimée est déjà un événement dévastateur en soi, mais chez Lucie Delarue-Mardrus, cette désolation se transforme en lamentations poétiques dans le poème *Arrachements* :

C'est d'abord l'âge, et puis la maladie,
Et nous voici regrettant leur santé.
Oui, que cela leur soit ôté,
Semble déjà toute la tragédie.

⁶⁵ Lucie Delarue-Mardrus, *A maman*, Paris, Fasquelle, 1920, *Lamento*, p. 9

⁶⁶ Lucie Delarue-Mardrus, *Lamento*, p. 10

Malade ! ... Et c'est, à la longue, normal.
Puis, un matin, ceci : le cœur se serre.
On a dit : « Cela va plus mal. »
Et nous voyons la mort tendre sa serre.

Les yeux trop grands et le menton trop fin
Disent, hélas ! Ce que tout l'amour nie.
Certain soir, voici l'agonie,
Voici la mort...L'amour dit : « C'est la fin ! ⁶⁷

Elle continue ses lamentations poétiques dans *Éternités* :

De même qu'on se couche, au soir,
Pour gésir au fond des ténèbres,
De même on s'en va, dans le noir,
De la mort, ranger ses vertèbres.

Sommeil, ô ténèbres, ô néant !
La mort n'est-elle pas pareille ?
[...]

Donc aïeux et petits-enfants
Se repasseraient la même âme.
[...]

Que le germe des lendemains,
La descendance l'ait en elle !
C'est l'éternité des humains,
Non l'éternité personnelle.

Si quelque nièce que voilà
Doit remettre au monde ma mère,
Que m'importe, orpheline amère,
Que m'importe cet au-delà ? ⁶⁸

Mais Lucie réalise qu'elle ne peut être qu'elle-même, et ne peut être quelqu'un d'autre et surtout pas sa mère comme elle l'écrit dans son poème *Comme toi* :

⁶⁷ Lucie Delarue-Mardrus, *Arrachements*, p. 128

⁶⁸ Lucie Delarue-Mardrus, *Éternités*, p. 136

Je voudrais être douce et bonne
Personne
À suivre une humble et calme loi
Comme toi.

Mais moi je ne suis qu'un poète.
Ma tête
M'empêche, toujours en émoi,
D'être toi.⁶⁹

Elle continue dans *Au-delà* :

Ton au-delà, c'est toi vivante. Ce n'est pas
La mort, ce néant qu'on ignore.
Ton au-delà, maman, c'est ce qu'on aime encore.
Ton au-delà, c'est toi. Ce n'est pas ton trépas.⁷⁰

Et elle conclut dans ses vers *À la mort* :

Mort, horizon borné des humains, mauvaise heure,
Drame atroce et banal où l'on doit passer
Mort, parmi tout ce qui nous leurre,
Seul avenir certain auquel on peut penser.

[...]

O mort sans souffle, mort où nous aurons si froid
Après tant de tiédeur vivante qui respire,
Lieu de délivrance et d'effroi
Qui semble tour à tour le meilleur et le pire.⁷¹

Elle reprend ses lamentations poétiques dans le poème *Berceuse funèbre*, elle écrit :

Endors-toi, maman ! Seule, je t'assiste.
Je suis là. C'est moi, ta dernière enfant.
Mon cœur, jusqu'au bout, t'aime et te défend,
Endors-toi, maman au regard si triste.⁷²

⁶⁹ Lucie Delarue-Mardrus, *Comme toi*, p. 76

⁷⁰ Lucie Delarue-Mardrus, *Au-delà*, p. 144

⁷¹ Lucie Delarue-Mardrus, *À la mort*, p. 148

⁷² Lucie Delarue-Mardrus, *Berceuse funèbre*, p. 15

Plus loin elle ajoute dans le même poème : « Meurs d'avoir vécu⁷³ ». Dans le même vers, on a les mots «mourir » et «vivre » qui, ici, sont plus qu'une opposition, ils se complètent C'est la réalisation que la mort suit la vie et qu'on doit fatalement mourir d'avoir vécu, d'avoir épuisé toutes ses ressources de vie. C'est un hommage également à sa mère d'avoir donné sa vie pour les voir s'épanouir. Elle mérite enfin le repos : «Meurs, repose-toi enfin ! » Mais c'est ce passage de la vie au trépas, à la recherche du «moi » qui l'a toujours fascinée comme elle est aussi intriguée par la mort elle-même.

C'est ainsi qu'elle part dans des considérations métaphysiques dans son recueil *Mort et printemps* écrit en 1932 à la recherche du *moi*.

Dans son poème *Skull*, du recueil *Mort et printemps*, elle observe un crâne sur sa table de travail et voit, en ces derniers restes, toutes sortes d'éléments de la mort :

Vérité première et dernière
A laquelle on pense si peu,
C'est toi la Mort, toi la lumière,
Toi l'âme retournée à Dieu.⁷⁴

Intéressant qu'elle parle de Dieu, du retour à l'origine, à l'essence même de vie, elle qui prétend ne croire en rien. Lucie est à la recherche de la foi et voudrait bien croire ;

⁷³ Lucie Delarue-Mardrus, *Meurs d'avoir vécu*, p. 15

⁷⁴ Lucie Delarue-Mardrus, Paris, Albert Messein, 1932, *Mort et printemps*, p.20

même dans la poésie, on sent la recherche intérieure qu'elle fait. Dans son recueil de poème à maman, elle demande à sa mère :

Ne pourrais-tu me faire un signe
Qui me fit croire à l'au-delà ? ... ⁷⁵

Le crâne est la première vérité puisque c'est lui qui vient au monde en premier, et c'est lui qui disparaît en dernier comme ossements. Plus loin elle explique que le but de la vie est de devenir «toi», le crâne :

Essayons d'avoir le courage
De vivre pour devenir toi,
Éternel oublié, caillou froid
Après tant d'espoir et d'ouvrage. ⁷⁶

Le dernier vers est la question métaphysique qu'elle se pose qui veut dire : pourquoi vivre, pour finir comme ce crâne «caillou froid » ? Elle s'adresse à lui :

Avais-tu prévu, pauvre tête,
Qu'un poète
Te ferait fête ? ⁷⁷

Il y aussi la question du temps qui est bien présent dans sa poésie. Le temps est lié à la vie et à la mort:

Et moi, longuement, je médite
Sur l'aiguille qui va si vite,
Le crâne qui vit si longtemps,

Et me dis que la pendulette

⁷⁵ Lucie Delarue-Mardrus, *À maman, Encore le nouvel an*, p. 71

⁷⁶ Lucie Delarue-Mardrus, *Mort et printemps*, p. 22

⁷⁷ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 29

Me mène sans bruit au squelette
Objet de tristesse et d'effroi...⁷⁸

Dans la suite de ce poème, elle dialogue avec le crâne et lui dit :

Car la vie
Est un constant danger de mort.⁷⁹

Le crâne lui répond : « Toi, tu meurs. Moi, je suis la Mort ».⁸⁰

En disant ceci, elle avoue avoir peur de la mort : « J'ai peur de toi final destin ».⁸¹

L'auteur, ensuite, pense qu'elle a le temps, le temps d'attendre la « métamorphose », mais le crâne lui répond : « Pas bien longtemps ». C'est là qu'elle réalise que tout a une fin et que rien ne dure, pas même le crâne ! Elle s'interroge alors sur le vide de la mort et ce qui vient au-delà : la réincarnation. Elle est aussi fascinée par le cercueil, cette « boîte » où sont les ossements :

Qu'importe ! Tout ton contenu
S'est dispersé. La boîte est vide.
À toi notre existence avide,
Et puis le néant est venu.

Puis, parlant de la réincarnation elle ajoute :

C'est tout, crois-tu, courte pensée ?
Non ! N'en déplaie à ton orgueil !
Une autre vie est commencée
Dès qu'on entre dans le cercueil.⁸²

⁷⁸ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 23

⁷⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 23

⁸⁰ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 26

⁸¹ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 27

Dans sa recherche sur la mort, il y a l'élément de destinée, ce «moi» qu'elle recherche à définir aussi bien dans la vie que dans la mort. Le crâne perd toute identité, sexe, intelligence :

Qui suis-je ? ...Pas même mon sexe
On ne le sait.
Moi qui fut un humain complexe,
Je ne suis plus que le Passé.

Le crâne lui répond en essayant ce «moi» de l'auteur :

Encore qu'on te loue et qu'on t'aime
Pour tes écrits,
Tu deviendras comme moi-même
Un vieux rebut tâché de gris.

Car aussi complexe que ce «moi» peut l'être, même en se transformant, il reste bien défini par son passé.

Car il faut que ton corps accouche
Après la mort
De l'être sans yeux et sans bouche
Que ta chair dissimule encore.

Il vit au chaud dans ta personne,
Mais, un beau jour,
Il faudra bien qu'il abandonne
Ce doux et palpitant séjour.

O vivante ! Tête qui pense,
La mienne dort,
Salue en mon vieux masque mort
Ce qui sera ta délivrance.⁸³

⁸² Lucie Delarue-Mardrus..., p. 32

Toujours dans sa recherche de l'après-vie, elle continue son poème sur le crâne, et elle se demande comment il était vivant, en visage, ainsi que son rang social ; était-il un insignifiant humain ? Était-il homme ou femme? Là aussi sa quête révèle son ambivalence personnelle :

Qu'était-il ? Un homme ? Une femme ?
Il allait, suivant le troupeau,
Sans se douter que, sous sa peau,
Tranquille, il portait un tel drame.⁸⁴

De quel drame veut-elle parler, son ambivalence sexuelle avec tout ce que cela comporte comme drame intérieur : quel est ce *moi* ?

Malgré tous ces drames intérieurs, malgré ce qu'était ce crâne, il ne reste que les ossements, du plus grand au plus petit de ce monde :

Des cinq sens qui restent mon bien,
Il ne restera plus rien.

Et elle termine par :

Néant, néant, je te contemple
[...]
Voilà ce que laissent les vers
De ce qui fut tout l'univers.⁸⁵

⁸³ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 37

⁸⁴ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 39

⁸⁵ Lucie Delarue-Mardrus, *Crâne*, p.43

L'univers est-il le crâne ou ... les vers que Lucie aimait tant à écrire ? En les écrivant, elle les a, en quelque sorte, immortalisés et, par le fait même, elle s'immortalise également, ce qui fait partie de ce désir de s'exprimer, de dire et de se dire.

Lucie Delarue-Mardrus s'est toujours considérée poète, comme nous l'avons remarqué. C'est toujours dans la poésie qu'elle se réfugie, la poésie, sa seule et véritable amie. C'est là qu'elle se raconte, alors que dans ses romans, elle raconte le monde autour d'elle. C'est peu de temps après la mort de sa mère que la séparation d'avec le Dr Mardrus fut prononcée. Presque un an plus tard, son ami très cher, Edmond Rostand, part lui aussi... Et, à nouveau, elle exprime sa peine dans la poésie.

Lucie Delarue-Mardrus a plus d'une corde à son arc, et en véritable artiste, elle en a touché et fait vibrer plusieurs. À sa poésie s'ajoutent presque toutes les formes d'art : elle a écrit des romans, des pièces de théâtre, composé de la musique, des chants, fait du dessin, de la peinture, de la sculpture... toujours dans le désir de satisfaire son «moi». Si c'est à travers la poésie qu'elle retrouve son vrai *moi*, c'est à travers ces diverses formes d'art qu'elle va exprimer son amour de la Beauté et réaliser pleinement sa sensualité et son imagination poétique. Amateur de Beauté, elle l'admire sous toutes ses formes : dans un être humain, une créature, sur elle-même, à travers toutes les formes d'art... C'est ainsi que charmée par la langue arabe, elle l'apprend et au cours des nombreux voyages qu'elle

entreprend avec son mari, elle l'emploie si bien que les Orientaux ne veulent pas croire qu'elle n'est pas une des leurs. L'oreille fine de la musicienne sait reconnaître toutes les consonances musicales d'une langue et ses dons d'artiste font le reste. Elle l'apprend si bien, avec toute la passion de son caractère entier, qu'elle sera invitée à donner des conférences en arabe.

Avec la mort de sa mère, Lucie ne veut plus rien que se laisser vivre ; elle se sent insexuée, dit-elle, «comme si le dernier souffle de ma mère (avait) fait passer en moi sa glaciale indifférence sensuelle, j'étais maintenant, même quand passait la véhémence, l'ange⁸⁶. » Elle fait ici allusion à l'héroïne de *L'Ange et les Pervers*. Un sentiment de culpabilité subconscient de tout ce qui n'est pas la norme se traduit par une frigidité temporaire. Elle écrit dans ses Cahiers personnels que tout lui est égal ; qu'elle n'est pas triste et que tout ce à quoi elle aspire, c'est attendre la vie, sans malaise, faire de la musique et de la peinture.

Nous venons de voir dans ce chapitre l'idée que Lucie Delarue-Mardrus avait de son talent de poète et d'écrivain. Elle vit prise entre ses occupations littéraires et artistiques, entourée de ses amies très chères. Et c'est à travers ses amies et ses

⁸⁶ Lucie Delarue-Mardrus, Lucie. *Mes mémoires*, p. 248

contemporaines que l'on verra l'esquisse que Lucie Delarue-Mardrus va dresser des femmes de son époque.

**SA RÉFLEXION SUR LES FEMMES QUI SE DÉGAGENT DU
PORTRAIT QU'ELLE TRACE DE CERTAINES DE SES
CONTEMPORAINES ET DE SES HÉROÏNES.**

La façon dont elle va définir les femmes est étroitement reliée à ses relations avec celles qu'elle a fréquentées et qui lui ont inspiré ses romans. De plus, elle les définira, dans certains romans, à partir de leurs relations avec les hommes.

C'est toujours la femme qui la captive, la charme et la séduit ; c'est à travers elle qu'elle essaie de rejoindre ses rêves et ses aspirations d'enfance. Toute petite déjà - elle avait à peine quatre ans -, elle raconte dans ses Mémoires, qu'elle traversait dans le clair-obscur, propice à l'imagination, le passage qui séparait la cuisine de la salle à manger, lorsqu'elle vit soudain - le rêve se confondant avec la réalité - comme «une fresque gigantesque et confuse qui (lui) montre un rassemblement de casques ailés sur un fond de glace et de neige, des filles aux longs cheveux blonds et roux, des couronnes d'or sur la

tête, des maisons de bois, tout un paysage d'hiver, et je sens se concentrer en moi la totalité d'un monde où des chants et des poèmes se mêlent...⁸⁷ ».

Fait intéressant et curieux : dans ses rencontres fortuites dans le monde, et parmi les nombreuses connaissances qu'elle a faites ou les amitiés qu'elle a nouées dans des circonstances différentes, c'est toujours la femme qui retient son regard. Comme envoûtée, elle l'enveloppe d'un regard sensuel, et troublée et émue, elle nous décrit la femme qu'elle veut nous présenter avec précision, frémissante encore de l'attrait qu'elle éprouve.

Cette admiration passionnée qu'elle ressent, se traduit par des vers, car c'est dans la beauté féminine qu'elle « retrouve intacte sa lyre instinctive⁸⁸. » Ne l'attirent que celles qui suscitent chez elle son romantisme profond.

Ainsi quand elle voit pour la première fois la comtesse de Noailles, qui venait de se marier, elle n'a de yeux que pour la femme qu'elle décrit comme une « fragile idole tout en ivoire » dont le visage pâle et « régulier comme un camée [...] récitait ses vers [...] la tête

⁸⁷ Lucie Delarue-Mardrus..., p.15

⁸⁸ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes Mémoires*, p.70

renversée et serrant les paupières⁸⁹. » Image romantique, par excellence. Elle décrit cette femme comme si elle en était amoureuse.

Plus tard, dans la salle du Journal où elle fit ses débuts, c'est Marguerite Moreno, la plus belle diseuse de vers de Paris de cette époque, qu'elle rencontre. Encore une fois, c'est avec précision qu'elle nous la dépeint «avec son long visage pâle, ses magnifiques yeux noirs, son pesant chignon roux tombé sur la nuque, un peu dégingandée⁹⁰. » C'est cette même Marguerite Moréno qui l'introduit à la poésie de Baudelaire dont elle s'est «gorgée avec délices [...]de cette sombre inspiration qui répondait si bien à (son) angoisse originelle⁹¹. »

Plus loin encore, quand sa sœur Charlotte lui présente la baronne X..., elle écrit : « Mon premier regard sur la baronne de X me laissa fascinée [...]. Une coiffure lissée aux tempes, la pureté de ses traits, la magnificence de ses dents, ses longs yeux d'émail roux, ses mains étroites, sèches et brunes[...]. Tout son être semblait fait d'une matière bien polie. Son port de tête, son allure, et cette distinction suprême...⁹². » Et plus loin on lit : « [...] Je me rendis compte que, sur son beau visage, se concentrait tout ce que

⁸⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.70

⁹⁰ Lucie Delarue-Mardrus..., p.96

⁹¹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.96

⁹² Lucie Delarue-Mardrus..., p.97

j'aimais⁹³. »

Toutes celles par qui elle est attirée sont d'une beauté éthérée, pleine de grâce et de distinction, mais surtout pleine de poésie.

Toute jeune déjà, elle se prenait de toquades pour l'une ou l'autre des femmes qui passaient par chez eux, et leur écrivait en cachette des poèmes passionnés qu'elle ne montrait à personne. Son premier baiser avec un homme, celui dont rêve toutes les jeunes filles, fut un véritable «fiasco». «L'imagination avait tout tué d'avance⁹⁴. »

Sa première vision, dès sa tendre enfance, est la femme. Vision de beauté aérienne, vision féminine qui marque par son envol, l'ouverture vers le monde, ouverture encore pleine d'espoir comme Marie, à ses débuts, dans *Marie, fille-mère*. Toute jeune encore, Marie dans son «inconsciente exaltation⁹⁵ » d'adolescente, de vierge à l'innocence parfaite, tourne ses rêves vers le sexe opposé comme le veut la norme, et comme dans les contes de fées, il représente pour elle le prince Charmant. Ce rêve s'effondre quand elle rencontre son destin, cet homme qui la prendra par force et lui imposera sa virilité. Depuis, elle «ne pouvait retrouver tout à fait l'équilibre de ses facultés [...] car la révélation de l'autre sexe l'avait frappée dans son corps et dans son âme, et elle commençait à percevoir l'éternelle

⁹³ Lucie Delarue-Mardrus..., p.101

⁹⁴ Lucie Delarue-Mardrus..., p.85

séparation qui partage tous les êtres de la terre en deux races distinctes, jetées l'une contre l'autre en une guerre sans fin⁹⁶. »

Le roman *Marie, fille-mère* dépeint la société au temps de Lucie Delarue-Mardrus, tout particulièrement la « misère » à laquelle une femme, une paysanne, doit faire face en tant que mère célibataire. Marie est séduite par un jeune homme, le fils Budin, fils de propriétaire terrien, qui la viole et lui fait un enfant. Lucie Delarue-Mardrus fait un peu le procès de cette société qui enferme la femme dans un rôle de soumission, un rôle que Marie rejette. Accepter ce rôle prescrit, c'est accepter la tristesse tout au long d'une vie. Elle refuse le rôle traditionnel de la femme doublement soumise par sa condition de femme et celui de paysanne comme le fut sa mère, la mère Avenel. « Les yeux de la mère Avenel, n'ont-ils pas à cause de cela, conservé un fond de tristesse⁹⁷ ? ». Le cela énoncé ici explique la domination masculine du père qui est craint de tous, attitude acceptée comme étant la norme. C'est l'homme, le chef de famille, et tous doivent lui obéir. La mère Avenel subit la domination masculine alors que Marie, vers la fin du roman, s'y opposera et sera, à cause de cela, marginalisée par la société. La lutte dans laquelle se démène Marie a commencé par le rejet de l'homme. La femme est un objet avec lequel on peut jouer et qu'on rejette, souvent à cause du rang social à maintenir, comme dans le cas

⁹⁵ Lucie Delarue-Mardrus, *Marie fille mère*, p. 7

⁹⁶ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 12

⁹⁷ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 6

de Marie. Vers la fin du roman, Marie prend conscience de sa lutte et se bat contre l'homme qui n'accepte pas la présence de son enfant illégitime.

Le narrateur parle à Marie comme si l'auteur parlait directement à son personnage et lui dit qu'elle ne sait pas encore ce qui l'attend : «... vous êtes une proie délicieuse, debout au milieu des fleurs, et que votre jeunesse toute rouge tente déjà depuis longtemps le fin mâle blond qui vous considère avec une envie brutale de vous renverser⁹⁸. »

Il ajoute plus loin : «... c'est un amoureux que vous avez devant vous, et un amoureux est un ennemi⁹⁹. » Elle va même plus loin en disant : «Pauvre gosse troublée par le premier regard masculin, vous ignorez tout ce qui peut suivre ce sourire aimable dont vous êtes enveloppée ; vous ignorez la précieuse tranquillité d'être vierge ; vous ignorez que l'atteinte de l'homme peut devenir pour la féminité encore close, plus terrible que le pire malheur¹⁰⁰. » Il faut essayer, à tout prix, de garder cette féminité protégée de l'homme par la virginité. Valeur traditionnelle que Lucie Delarue-Mardrus a conservée de sa jeunesse.

⁹⁸ Lucie Delarue-Mardrus..., p.7

⁹⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.7

¹⁰⁰ Lucie Delarue-Mardrus..., p.7

Le désir de Marie n'est pas celui du garçon : «Car il ne lui viendrait jamais en tête une autre idée que celle des épousailles¹⁰¹. » L'espoir de Marie est bien innocent alors que l'espoir, le désir de l'homme, est d'enlever l'innocence de la femme. Lucie dépeint ainsi la femme, victime de l'homme dominateur.

Le premier instinct de Marie, c'est de reconnaître la même innocence chez l'homme, le fils Budin : «... elle considérait avec complaisance cet être gentil qui semblait innocent comme elle¹⁰². » Mais elle est encore trop pure pour savoir ce qu'il y a dans le regard de l'homme : «Car elle ne soupçonnait pas ce qu'il peut y avoir dans l'âme d'un homme qui regarde une femme. Elle ignorait que le désir est un chasseur sans pitié¹⁰³. »

Le but de l'homme est d'assouvir son désir à n'importe quel prix, même s'il lui faut chasser l'innocence de Marie, sa pureté, sa virginité et la tacher du péché de la chair en lui enfantant un fils conçu dans la disgrâce, contrairement à Marie, mère de Dieu, l'Immaculée Conception, restée pure et sans tache. Marie Avenel sera tachée et rejetée de la société.

Après avoir été violentée dans sa chair et dans son rêve, Marie est vaincue, elle a tout perdu. Elle a été prise : «Un élan inconnu emporta tout son être¹⁰⁴. » Après le viol,

¹⁰¹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.7

¹⁰² Lucie Delarue-Mardrus..., p.8

¹⁰³ Lucie Delarue-Mardrus..., p.8

¹⁰⁴ Lucie Delarue-Mardrus..., p.10

elle veut un peu de tendresse, elle se retourne pour en trouver chez son «bourreau», mais il n'est plus là. L'homme est le bourreau qui fait souffrir la femme et la transforme d'un être pur en un être honteux et sale. Marie se sent souillée.

L'homme, le fils Budin, qui n'a pas de prénom comme s'il représentait toute la «race» des hommes, après avoir satisfait son plaisir, s'en va : «Comme un meurtrier qui se sauve de sa victime, il s'en était allé sans rien dire, sans rien vouloir connaître des suites de son forfait¹⁰⁵. » La romancière montre l'homme ici comme un être bestial qui ne réfléchit pas aux conséquences de ses actes. Il pose son geste brutal puis se retire comme le font les animaux.

C'est à partir de ce viol que Marie s'aperçoit que les êtres sont divisés en deux races distinctes. L'homme pour Marie était toute promesse mais rien ne s'est réalisé. La stupeur d'être enceinte est un deuxième viol : «Enceinte... Une virginité plus profonde que l'autre est à son tour perdue pour toujours¹⁰⁶. » Il y a aussi la division bien distincte des classes sociales, si Marie Avenel était d'un statut social plus élevé, le fils Budin l'aurait respectée et ne l'aurait pas touchée ou encore l'aurait épousée pour faire un mariage convenable. Marie porte le double fardeau de femme et de paysanne que Lucie Delarue-Mardrus a su bien dépeindre dans son roman.

¹⁰⁵ Lucie Delarue-Mardrus..., p.12

¹⁰⁶ Lucie Delarue-Mardrus..., p.15

Mais à la fin du roman, *Marie, fille-mère*, Lucie montre combien la femme en pleine possession d'elle-même, ayant connu le plaisir et la maternité, n'est plus objet de soumission mais en pleine possession de sa puissance : elle n'a plus besoin du mâle, elle le toise et le défie, prête à vivre sa vie sans ce sentiment de dépendance qui fait d'elle l'esclave de l'homme et de ses désirs :

Elle était là, ...dans sa plénitude de femme et de mère. Elle, l'innocente, la faible de jadis, la maternité et le plaisir l'avaient accomplie. Elle avait tout su du secret féminin ; elle était en possession de sa puissance. Ni son corps, ni son cœur n'avaient plus de mystère pour elle... Et lui, l'homme, le mâle en face compagne complexe, rusée, meurtrie, étrange, qu'avait-il pour se défendre, sinon sa force et sa violence ? ¹⁰⁷

Cette idée de la femme doublement accablée est reprise dans le roman *L'ex-voto* :

Il faut que certaines femmes du peuple soient trempées comme l'acier pour résister à tous les assauts que subit leur système nerveux ; et l'on se demande parfois comment elles ne tombent pas sans cesse dans ces crises de nerfs qui sont réservées qu'au féminin de la classe aisée. ¹⁰⁸

Toujours, dans le roman *L'ex-voto*, Lucie Delarue-Mardrus nous présente la femme de classe sociale défavorisée, dominée par le joug de l'homme, prendre conscience de sa condition et se révolter. En voyant son père ivre-mort rentrer à la maison, Ludivine réagit quand sa mère lui dit : « Tiens ! ... Regarde ça ... C'est ton père ¹⁰⁹ ! ».

Spontanée, énergique et bourru comme une femelle du port, elle sentit qu'elle devait se dresser à côté de sa mère trop faible pour faire le coup de poing comme un petit gars qui bat déjà son père. ¹¹⁰

¹⁰⁷ Lucie Delarue-Mardrus, *Marie, fille-mère*, p.70

¹⁰⁸ Lucie Delarue-Mardrus, *L'ex-voto*, Paris, Fasquelle, 1922, p.32

¹⁰⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.43

¹¹⁰ Lucie Delarue-Mardrus..., p.43

Ludivine crie à sa mère : «Je suis là ! Tu peux compter sur moi, car nous sommes deux à présent¹¹¹ ! ». La solidarité féminine se dessine clairement dans ce passage :

Mais la femme Bucaille toujours seule avec ses malheurs, pouvait-elle deviner ce qui s'apprêter à foncer sur elle, comprendre qu'une alliée venait de lui naître, cette nuit, en la personne de sa mauvaise fille, pour la défendre et la consoler à sa manière ? ¹¹²

Pour Lucie Delarue-Mardrus, être enceinte, c'est la perte d'une partie de la féminité, c'est être souillée pour toujours ; l'homme a laissé son empreinte sur la femme. Enceinte, c'est l'invasion d'un être imposé par un homme, c'est tout perdre.

Elle confirme son refus de la maternité dans son poème « Refus... de moi-même » dans son recueil de poésies *Horizons*, tiré du livre *Lucie Delarue-Mardrus* de Robert Chouard de L'Académie des Provinces françaises :

Et c'est pourquoi la femme a été déclarée impure
[...]
Ainsi je songe... Un jour, un homme pourrait naître
De ce corps mensuel, et vivre par delà
Ma vie, ...

Ayant trop écouté le hurlement humain,
J'approuve dans mon cœur l'œuvre libératrice
De ne pas m'ajouter moi-même un lendemain
Pour l'orgueil et l'honneur d'être une génitrice.¹¹³

¹¹¹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.43

¹¹² Lucie Delarue-Mardrus..., p.43

¹¹³ Robert Chouard, *Lucie Delarue-Mardrus, Duchesse de Normandie*, Éd. Charles Corlet, 1994, p.43

Marion, dans *l'Ange et les Pervers*, contrairement à Marie ou à Ludivine, est en conflit intérieur puisqu'elle porte en elle/lui les deux sexes. Elle/Il tente de définir son identité :

C'est donc parce que je suis deux qu'il me faut toujours être seul, ou seule. Pourquoi, pourquoi ma mère n'a-t-elle pas suivi jusqu'au bout l'instinct de ses entrailles et n'a-t-elle pas fait de moi le garçon et la fille que j'aurais dû être ? Comme nous nous serions aimés ! Télescopés l'un dans l'autre, nous sommes trop pour un seul, ou plutôt nous ne sommes rien...¹¹⁴

En 1917, Berthe, à la fois sa servante et dame de compagnie, qui la soignait depuis plus de deux ans, reçut un jour, par erreur, du courrier lui révélant la trahison de son mari (qu'elle adorait) avec la femme d'un de ses collègues. « Cette découverte, raconte Lucie, écroulement de toute sa vie, elle me la raconta [...] avec un visage décomposé qui me fit peur [...]. Pour me venger, je pourrais envoyer les lettres de sa femme à l'autre gendarme (le mari trompé). Mais je ne le ferai pas. C'est assez d'un ménage détruit sans en détruire un second¹¹⁵. » C'est cette noblesse d'âme, qui lui fit donner toute sa confiance, son respect et son amitié à Berthe et lui inspira de nouveaux romans. Et à nouveau, Lucie est déçue du comportement masculin.

Paul Léautaud raconte dans son journal littéraire que le Dr Mardrus, au temps de ses fiançailles, lui confia qu'il se garderait bien de consommer le mariage « de peur d'abîmer

¹¹⁴ Lucie Delarue-Mardrus, *L'Ange et les Pervers*, p.88

¹¹⁵ Lucie Delarue-Mardrus, p.221

sa belle femme, belle comme elle l'était¹¹⁶. » De son côté, Lucie parle de son mariage disant que c'était «une laborieuse lune de miel¹¹⁷. » Les héroïnes de ses romans sont moins discrètes et détaillent les épreuves de la nuit de noces : «Animalité du geste, horreur des conséquences, toute la vulgarité physiologique de la vie. Animalité, horreur... Ces mots reviendront toujours dans l'œuvre de la romancière, pour qualifier la sexualité masculine¹¹⁸. » Le Dr Mardrus et Lucie se complètent intellectuellement, mais sont opposés au sens physique. Lui a peur de la toucher, elle a peur d'être touché par lui, le mâle.

L'éveil de sa sexualité s'est fait, dans sa jeunesse, au contact du baiser abrupt que lui donna une jeune femme qui fréquentait leur maison. «Tremblante, enflammée et, cette fois-ci, toute pareille à mes rêves, j'aurai donné, oui, ma vie pour un second baiser semblable à celui-là...de cette bouche aussi parfaite que l'imagination¹¹⁹. »

Ambivalente, Lucie Delarue-Mardrus est tout en contraste : c'est une antithèse vivante. Son amour de la Beauté, son côté féminin l'attirent vers la femme ; par contre, son désir de possession et de conquête de cette Beauté, c'est son côté masculin qui le veut et le désire ardemment. Elle exprime très bien cette ambivalence dans cette magnifique

¹¹⁶ Paul Léautaud. *Journal littéraire*, T.XVIII, Mercure de France, 1964, p. 336

¹¹⁷ Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p. 167

¹¹⁸ Lucie Delarue-Mardrus. *L'inexpérimentée*, Paris, Fasquelle, 1912, p. 82

¹¹⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.86

antithèse, presque un oxymoron, lors de son baiser avec Impérial : « Bien que sans croyance, la damnation chrétienne était en moi... Terreur et délice... Ma poésie, mon amour de la beauté, l'ancienne curiosité vicieuse de l'enfant de St. Germain (là où elle découvrit tout à la fois avec horreur et frisson, le sexe masculin pour la première fois), mes aspirations de romantique déchaînée, ma timidité, (mes) pudeurs, ... mon admiration totale... tourbillonnaient, formaient un tel chaos en moi qu'il me semblait que j'allais en mourir¹²⁰. » Son tempérament entier ne peut que crier : « L'amour ! Quel amour ! J'aurais su, certes, ce que c'est qu'une passion pour laquelle on peut tuer, se déshonorer, risquer la prison, la mort¹²¹. »

Sa tentative d'explication pour son attraction envers les femmes remonte à très loin, depuis sa naissance : on espérait tant qu'elle serait le fils désiré (après cinq filles), qu'on n'osa jamais dire tout de suite à sa mère qu'elle était encore une fille. « C'est peut-être pourquoi, décrétée garçon pendant les neuf mois qu'elle me porta, je suis venue au monde avec le cerveau d'un homme, comme l'a montré depuis ma carrière d'écrivain¹²². »

Et Lucie, d'apparence sereine, demeure bouleversée après l'angoissante découverte de sa marginalité :

J'ai peur de moi, j'ai peur

¹²⁰ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 106

¹²¹ Lucie Delarue-Mardrus..., p. 107

¹²² Lucie Delarue-Mardrus..., p. 21

Que les autres ne voient vivre en ma nature trouble
Le disparate affreux de ma nature double
Et je veux recouvrir
Le drame insoupçonné de cette horreur intime
D'hypocrisie, ainsi que d'un masque de mime. ¹²³

À trente ans, la voilà en Afrique, dans l'orient fabuleux de ses rêves, avec son mari qui la couve et la mène par la main découvrir ce monde merveilleux. « Éternelle adolescente, Lucie n'envisage pas encore l'avenir sans Mardrus. Le voyage en Orient cimente leur couple, augmente leur mutuelle admiration, crée entre eux une réelle complicité. Parallèlement, [...] l'appel des sirènes reste perceptible [...] (car) Lucie, dans son carnet, se décrit au masculin (transposition fréquente dans son œuvre) ; dans le dialogue imaginaire avec son double, leur secret trouble est réciproque. »¹²⁴ Sa sensualité se trouble et s'émeut devant une petite adolescente, comme le témoigne le poème

Séduction :

La petite beauté musulmane parée
[...]
La chère enfant de dix-sept ans toute dorée
[...]
Toute, elle se revêt d'ingénuité rusée
Sitôt qu'on la regarde avec un air d'amant. ¹²⁵

Comment ne pas évoquer ici *L'immoraliste* de Gide, trouve-t-on chez Hélène Plat.

¹²³ Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p. 58-59

¹²⁴ Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p.121

¹²⁵ Hélène Plat..., p.122

« De retour à Carthage, continue Hélène Plat, le couple Mardrus est invité à une soirée chez la princesse Nazli, tante du Khédive d'Égypte. La soirée est déjà avancée lorsque Sett Oussila (Dame Oussila), musicienne attirée du Palais, s'introduit sans bruit dans la salle, un luth à la main. Le regard de Lucie se fixe sur ce personnage étrange, au teint sombre, à la courte chevelure, marque distinctive des chanteuses égyptiennes de l'époque. [...] Tout à coup, Sett Oussila chante. [...] «Une plainte grandit, monte, se module, puis redescend jusqu'aux profondeurs d'un inimaginable contralto...¹²⁶ La musique vocale exerce sur Lucie un véritable envoûtement et elle avoue dans son Carnet :

J'avais, sans le savoir, un peu de passion
Pour ton profil à cheveux courts de Pharaon
Ton sombre contralto, tes lèvres violettes.¹²⁷

La chanteuse lui envoie dire que ses yeux la font mourir. Ses yeux que Renée Vivien, décrit «pleins des ténèbres orientales», parlaient sans doute autant que ceux de l'Égyptienne...¹²⁸ ».

Quand son mari la quitte, n'ayant pu s'accommoder plus longtemps de ses attirances puis de ses amours saphiques, Lucie se console avec sa voisine et amie, Charlotte Ovize, qu'elle surnomme Chattie . Voici la description qu'en fait Myriam Harry dans sa biographie *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus* :

...quelqu'un entra. Un ange ou un elfe ?

¹²⁶ Hélène Plat..., p.122 cite *La monnaie du singe*, op. Cit., p.24

¹²⁷ Hélène Plat..., p.123

¹²⁸ Hélène Plat..., p.122

Elle avait les cheveux en broussaille d'or, des prunelles d'opale, une bouche sinueuse, fondante, un corps fluide, fluide, vêtu de clartés, et, répandue sur toutes ces immatériales, une câlinerie féline.¹²⁹

Elles coururent l'une vers l'autre et s'embrassèrent passionnément, comme deux amants après une brouille.

Plus tard, vers l'année 1930, Lucie fait la connaissance de Miss Trott, une violoniste américaine que Myriam Harry décrit «longue, svelte, gaie, extrêmement distinguée, les cheveux grisonnants et les yeux de ce bleu mauve des rosaces de cathédrale¹³⁰. » Miss Trott copie les manuscrits de Lucie et joue du violon avec elle des heures durant, à la grande jalousie de Chattie Ovize. En 1931, Lucie s'embarque pour les États-Unis, voyage de rêve qu'elle désirait faire depuis longtemps. Miss Trott l'attendait à Denver. Ce voyage qu'elle décrit dans *L'Amérique chez elle*, paru en 1933, s'avéra une grosse déception pour Lucie, car la violoniste qu'elle avait aimée pour sa simplicité et sa modestie, venait de faire un héritage et s'embourgeoisait.

Ce qui est intéressant de noter, c'est que ceci déplut à Lucie qui sentait ainsi diminuer son influence dominatrice, tendance masculine qu'elle couvait en elle. Il y a aussi un choc culturel : Lucie issue d'un milieu bourgeois français trouve difficile d'accepter le milieu bourgeois américain plus matérialiste.

¹²⁹ Myriam Harry, *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus*, p.84

On perçoit ses tendances masculines dans le choix de ses amours. Natalie Clifford Barney est une Américaine, fille de millionnaire, qui a eu des liaisons avec Liane de Pougy (idylle saphique) et Pauline Tarn, connue comme poète sous le pseudonyme de Renée Vivien. Au moment où Lucie Delarue-Mardrus fait leur connaissance, Natalie et Renée vivent des moments difficiles. Cependant, il n'en est pas de même entre Natalie et elle. Natalie, séductrice comme elle, qu'elle n'a jamais pu dompter et pour qui justement, elle garde un respect et une admiration illimitée qui durera toute sa vie. Et c'est justement Natalie Barney qui l'inspire à écrire *L'Ange et les Pervers*. «J'ai longuement, dans *L'Ange et les Pervers*, analysé, décrit et Natalie et la vie à laquelle elle m'initia, vie où ce ne fut que beaucoup plus tard que je finis par ne plus jouer que le rôle insexué de l'ange¹³¹. »

Lucie, c'est Marion, nom autant féminin que masculin ; son nom de famille Valdeclare - qui veut déclarer. Lucie, à cette étape de sa vie, se sent prête à s'accepter, à s'affirmer, à se déclarer au monde : « Je suis fatiguée de la normale. Mais, étant moi-même une anomalie, comment l'éviter ? Ce sera mon lot où que j'aille. Il n'y a personne pour moi sur la terre, sinon en acceptant le vice – qui me dégoûte, et, qui pis est, m'ennuie¹³². »

¹³⁰ Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p.205

¹³¹ Lucie Delarue-Mardrus ...,p.144

¹³² Lucie Delarue-Mardrus, *L'Ange et les Pervers*, p.123

L'ange, c'est Marion, les autres, les pervers. Le jouet préféré de Marion, un kaléidoscope, montre son goût du changement, comme il l'est pour Lucie. Tout comme elle-même, Marion chevauchera tout au long de sa vie sur son double sexe jusqu'au moment où elle adoptera un enfant en tant que femme ; Lucie, elle, arrêtera de batifoler quand elle fixera ses attaches sur son dernier amour, Germaine de Castro, à qui elle se donnera, littéralement, corps et âme, dernier amour qui sera en quelque sorte sa perte.

Marion ne veut pas qu'on sache qu'elle a une double nature tout comme Lucie jusqu'à sa rencontre avec Natalie Barney, riche amazone américaine qui ne craint pas, de par sa situation sociale qui lui donne une certaine sécurité, d'être elle-même, c'est à dire, indépendante et libérée. Entourée de son club d'amazones, poètes saphiques et de même rang social, ces femmes font un peu penser aux femmes qui entourent la Laurette Wells du roman, aussi perverses, pour reprendre le terme de la romancière, mais certainement plus cultivées. J'utilise à mon tour le mot «perverses», car Lucie traînera toute sa vie cette orientation comme une culpabilité. Laurette est elle aussi une Américaine libérée grâce en grande partie à ses ressources financières, vers qui Marion se retourne dans son désarroi moral.

Marion aime les œufs clairs, non-fécondés, d'où il ne sortira jamais rien. Laurette lui demande pourquoi et Marion répond : «Parce qu'on aime toujours ce qui vous

ressemble¹³³. » Plus tard, lorsqu'elle adopte Pierre, elle reprend cette idée des œufs non-fécondés. Elle eut, en effet, à ce moment comme un regret de n'avoir pas procréé pour avoir un enfant à qui elle léguerait tout son héritage intellectuel, tout comme Lucie qui, à la fin de sa vie, voudra léguer son héritage intellectuel à Fafa (Fawaz Perrault-Harry), fils de Myriam Harry, sa grande amie.

Marion en réfléchissant sur son enfance réalise que son éducation et son instruction ont été parfaites : «Puisque je n'avais, qui ne fut pas contre nature que mon cerveau, du moins a-t-on fait plus que le possible pour cultiver en moi cette richesse, encore qu'elle ne dut rien rapporter qu'à moi-même, être frappé de stérilité¹³⁴. » La stérilité physique n'a pas empêché Marion comme Lucie de produire des œuvres littéraires, l'une des pièces de théâtre, l'autre de la poésie et de la prose.

Marion n'aime pas qu'on sache qu'elle écrit des pièces, ça fait partie de son autre identité, son identité masculine, tout comme Lucie qui ne se retrouve elle-même que dans ses écrits. Marion dit à Laurette qu'elle est «la seule personne» qu'elle aime «un peu». Elle n'arrive pas à aimer quelqu'un complètement, n'ayant pas elle-même une nature complète.

¹³³ Lucie Delarue-Mardrus..., p.29

¹³⁴ Lucie Delarue-Mardrus..., p.32

Laurette constate que Marion est jeune et belle mais qu'elle ne veut pas l'amour de peur d'être blessée ; qu'elle a du «génie» mais ne veut que personne ne le sache, de peur qu'on ne découvre ce qu'elle est, sa vraie identité ambivalente. Ceci rappelle Natalie Barney qui découvre la jeune et belle Lucie et lui révèle sa véritable identité, ce qu'elle est au plus profond d'elle-même. Laurette dit à Marion : «Je sais que vous êtes amère, triste...». Et Marion répond : «Non. Je me suis inventé un bonheur sans humains, voilà tout¹³⁵. »

Marion vit dans la solitude, seule avec son fantôme. Lucie aussi a vécu sa solitude après la séparation d'avec son mari. Elle dit dans *Mes Mémoires*, dans sa maison de Honfleur, qu'elle est bien, seule, avec sa maison, ses souvenirs, ses écrits.

Laurette tout comme Natalie joue le «double rôle d'inspiratrice et d'actrice du bonheur». Et Jean Chalon, auteur de *Chère Natalie Barney* ajoute : « Voilà qui fait un peu oublier à Natalie le personnage de Laurette Welles qu'elle a inspiré à Lucie Delarue-Mardrus dans son roman *L'Ange et les Pervers* qui paraît alors¹³⁶. » Lucie n'a rien oublié, même pas la couverture d'hermine dont Natalie se couvre pendant sa sieste ! La «chevelure fée» et les «yeux en lame d'épée» sont évidemment, mentionnés et décrits. Ce n'est pas tout. Marion traite Laurette Wells de «perverse, dissolvante, égoïste, injuste,

¹³⁵ Lucie Delarue-Mardrus..., p.33

¹³⁶ Jean Chalon, *Chère Natalie Barney*, Paris, Flammarion, 1976, p.202, tiré des Éditions Ferenzi.

têtue. » Elle continue : (...) Mais vous êtes une vraie révoltée. (...) En dedans de vous-même un chic type¹³⁷. » Ces deux concessions finales (...) que Lucie avait déjà employées ... pour clore son discours d'hommage à Natalie, atténuent les rigueurs du début.

Lucie Delarue-Mardrus s'est, selon son habitude, donné le beau rôle dans le personnage de Marion Hervin qui «a tout lu, tout étudié» et qui en profite pour faire le procès de Laurette Welles-Barney : «Car vous êtes terriblement américaine, malgré vos airs de nulle part [...]»¹³⁸. » Reproches qui ne surprennent guère Natalie. Elle a l'habitude des intransigeances de Lucie et de ses critiques¹³⁹. »

Tout comme Paris est divisée par la Seine-scène, Marion a ses deux identités : rive gauche, identité masculine, sa garçonnière ; rive droite, identité féminine. On peut donc dire de Marion, d'un côté ou de l'autre de la Seine-scène : « La voilà chez elle. Le voilà chez lui. » À la rive gauche : « (...) et Marion, fille de trente ans, redevient l'éphèbe éternel qu'elle était¹⁴⁰. » Son ambivalence paraît dans ses vêtements : « (...) minuscule sous le manteau de drap, coupé comme un pardessus d'homme¹⁴¹. »

¹³⁷ Jean Chalon..., p.202

¹³⁸ Jean Chalon..., p.202

¹³⁹ Jean Chalon..., p.202

¹⁴⁰ Lucie Delarue-Mardrus, *L'Ange et les Pervers*, p.38

Marion se sent plus homme que femme à cause de son éducation, selon les notions bourgeoises traditionnelles. Miss Hervin est son nom anglais féminin ; Mario de Valdeclare, son nom masculin qui indique une certaine noblesse à cause de la particule. Sa transformation vestimentaire qui lui permet de passer d'une vie à l'autre, va du port de la jupe, symbole de féminité, au pantalon, port vestimentaire masculin, comme l'exigeait la mode à l'époque.

Le point de vue de Marion-Lucie sur la société parisienne au milieu bien particulier s'exprime dans ce commentaire de Marion : « Je viens vous voir parce que... Vous croyez que c'est moi la bête curieuse. Et bien ! C'est le contraire¹⁴² ! » Plus loin elle continue : «Ça m'amuse de voir dans Paris des femmes qui font les hommes et des hommes qui font les femmes, parce que les faux hermaphrodites, il n'y a rien pour moi de plus rigolo sur la terre¹⁴³ ! » Lucie s'exprime à travers Marion pour exprimer son mépris contre ceux qui jouent un rôle ; par là elle veut affirmer son ambivalence contre laquelle elle ne peut rien. Marion observe les invités homosexuels chez Julien Mildage - Mildage ressemblant fort à Mirage - avec une sorte de dégoût de cette société qui veut se donner des airs «exaltés et pédants»¹⁴⁴ : ils discutent de tout, touchent à tous les sujets de façon superficielle. Il y a peut-être ici un parallèle à faire entre le salon de Julien Mildage et le salon du Temple de

¹⁴¹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.33

¹⁴² Lucie Delarue-Mardrus..., p.45

¹⁴³ Lucie Delarue-Mardrus..., p.46

¹⁴⁴ Lucie Delarue-Mardrus..., p.49

l'Amitié chez Natalie Barney. C'est là qu'on discute les uns des autres, c'est là qu'on fait quelqu'un, c'est là qu'on défait quelqu'un.

Il y a aussi dans *L'Ange et les Pervers* une critique féroce de la bourgeoisie et de la noblesse de province :

(...) moi qui me suis à peu près retrouvée, qui me suis fait un équilibre instable, mais assez bien balancé, équilibre de ma vie paradoxale dans ce Paris où tant de gens me connaissent, ce Paris pressé, superficiel, où personne n'a le temps de rien approfondir - heureusement pour moi.¹⁴⁵

On note la superficialité de la société que Lucie dépeint. On ne prend pas le temps de connaître une personne en profondeur.

Ici intervient l'affaire Dreyfus qui fit couler tant d'encre et qui illustre bien la mentalité étriquée de la bourgeoisie de l'époque : Dreyfus fut accusé d'être un espion et bien que les preuves se portaient sur quelqu'un d'autre de plus haut placé dans la hiérarchie militaire bourgeoise, voire même noble, on préféra condamner Dreyfus parce qu'il était juif et d'une classe sociale qui ne méritait pas l'attention et la prévenance. Lucie avait toujours entendu ses beaux-frères tonner contre «le traître». Aussi fut-elle effrayée de son audace, quand elle fut introduite au milieu rebelle de la Fronde qui semblait soutenir le «dit traître» et pour qui elle avait déjà écrit deux articles.

¹⁴⁵ Lucie Delarue-Mardrus..., p.66

Lucie n'a jamais voulu intervenir dans la politique, mais elle dénonce la bourgeoisie dans ses romans, bourgeoisie d'où pourtant elle est issue. Bien qu'elle rejette ce milieu, elle en conserve certaines valeurs. Ceci explique sa culpabilisation face à sa marginalité.

Marion est comme dans les pièces de théâtre un acteur qui joue, mais ne joue que des rôles secondaires, à cause de sa marginalité. Le théâtre, n'est-il pas un verre grossissant de la société ? Elle explique que l'acteur est le médium entre l'auditoire et le créateur. Il court plus de risques que le créateur : être acteur, c'est se dévoiler, alors que le créateur se cache derrière ses personnages. Aller de la scène aux coulisses, c'est aller du plus pur idéal au plus sombre terre à terre ; c'est la vie de Marion qui est toujours en coulisses de la société. La description de la réception au théâtre est comme une pièce de théâtre en elle-même que Marion observe. Elle réalise la mise en scène de la société bourgeoise du monde artistique. Le théâtre, c'est comme dans toute chose : il faut avoir de l'argent, il faut que ce soit un bon investissement. C'est ainsi qu'elle répond à un jeune débutant :

À moins que vous ne collaboriez avec un nom connu, qui prendra toute la gloire pour lui sans avoir écrit un mot, bien entendu, ...si vous avez la veine que votre nom ne tombe pas en route ! C'est à prendre ou à laisser. Combine, monsieur, combine ! C'est la devise de notre époque dans tous les domaines.¹⁴⁶

¹⁴⁶ Lucie Delarue-Mardrus..., p.79

Marion-Lucie ne se fait aucune illusion sur la société, et c'est sa survie. Faut-il ici voir ce qui arrive à Lucie après son divorce et surtout au moment de sa liaison avec Germaine de Castro ?

Marion voit les réceptions mondaines comme une pièce de théâtre hors scène :
« Chez Laurette ou chez Mildage, on parle musique, art et même amour avec des cérémonies et du respect... Jamais on n'y associe la Beauté et l'Argent. Ces impurs sont décidément des purs¹⁴⁷. » Les classes sociales sont également décrites dans *L'Ex-voto* :
« [...], il est un petit matelot d'un autre milieu, ne jetant même pas un regard sur ces sales enfants voisins que sa famille lui apprit à fuir et à mépriser. »¹⁴⁸

Lucie Delarue-Mardrus a, à plusieurs reprises, utilisé le parler régionaliste de la Normandie. Elle tente de donner à sa chère Normandie une place de choix en faisant parler les personnages : « Faire un sort à tout, c'est le propre de la langue honfleuraise, mauvaise langue, moqueuse langue, mais vivante, vivante, et qui ne laisse rien tomber dans l'indifférence¹⁴⁹. » Plus loin elle ajoute encore :

Ce n'est pas, non, l'exagération du Midi. Il ne s'agit pas de faire de l'effet. Il s'agit que ce soit plus beau ou plus corsé. C'est, en somme, un besoin de composition, un embryon de littérature. Je crois que toute la Normandie a cette tendance, ce qui explique qu'elle a tant donné aux Lettres françaises.¹⁵⁰

¹⁴⁷ Lucie Delarue-Mardrus, *L'Ange et les Pervers*, p.82

¹⁴⁸ Lucie Delarue-Mardrus, *L'ex-voto*, p.14

Si sa poésie ne lui réussit pas aux yeux du public, en revanche, le succès populaire de ses romans est immédiat...

De *Marie, fille-mère* qui fit pousser les cris à la bourgeoisie, à *L'inexpérimentée*, les six premiers romans de l'écrivain mettent en scène le sort douloureux des femmes de son époque, de la masse des silencieuses ; constat lucide, mais non partisan : Lucie n'est pas une militante, mais une compatissante :

Ô ma camarade éternelle, ô moi-même
Femme, femme, qui te dira donc que je t'aime
D'un cœur si gros d'amour et si lourd de pitié ?

Les lectrices ne s'y trompent pas. Une romancière s'identifie à elles, les modestes, les résignées, s'adressant davantage à leur sensibilité qu'à leur intelligence. Ces ouvrages attirent donc un public simple, plus ému par leur sincérité que par le raffinement littéraire.¹⁵¹

Voici sans doute pourquoi, Lucie Delarue-Mardrus est beaucoup moins connue aujourd'hui : c'est qu'elle a écrit plus pour le peuple que pour l'élite intellectuelle. En général, le cadre de ses romans se situe plus dans le milieu populaire.

Une autre femme, la dernière de sa vie, mais non la moins importante, celle qui aux dires des critiques et des amis, a abaissé Lucie, la faisant sortir de son cercle littéraire et mondain dans lequel elle pouvait se faire connaître et reconnaître, Germaine de Castro n'était certainement pas le genre de femme qui normalement attirait Lucie. Sur l'insistance

¹⁴⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.24

¹⁵⁰ Lucie Delarue-Mardrus..., p.25

¹⁵¹ Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p.136

des Ovize, Lucie accepte de la rencontrer et sa première perception est que « cette grosse femme, joyeuse convive, ne fait pas de prime abord, rêver de Mélisande¹⁵². »

Lucie a toujours aimé, comme mentionné plus haut, les femmes élancées, minces, voire même frêles, généralement blondes et gaies, mais surtout distinguées et ayant un bagage intellectuel ou artistique à offrir, des femmes aussi qui se laissent dominer. Elle a toujours côtoyé, et ce depuis sa naissance, des gens d'un certain niveau social, des gens de la haute bourgeoisie, voire même de la noblesse. Et là, tout d'un coup, dans l'automne de sa vie, elle se met corps et âme au service de cette femme qui n'offrait aucune des caractéristiques, aucun des raffinements auxquels elle avait toujours été habituée.

Dans ses *Mémoires*, Lucie Delarue-Mardrus semble vouloir expliquer sa séduction de Germaine. Prise par sa passion de la musique et du chant, qui pour elle, se situent au même niveau que la poésie - et ceci c'est tout dire ! - la voix ensorceleuse l'a envoûtée : « Moi, dans mon admiration de la voix ensorceleuse, avec la nature altruiste que j'ai (pour mon malheur), je ne rêvais plus que de faire partager à tout le monde mon plaisir de mélomane¹⁵³. » Pour son malheur, ce n'est pas peu dire, cette relation l'a éloignée graduellement de tous ceux qui, jusqu'à présent, avaient composé son monde et sa vie : sa

¹⁵² Hélène Plat..., p.210

¹⁵³ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes Mémoires*, p.307

sœur Charlotte, Chattie, Berthe (son bras droit), les gens de lettres et ceux qui fréquentaient les salons mondains où se faisaient et se défaisaient toutes les réputations.

À ce sujet son amie, Natalie Clifford Barney, écrit dans ses *Souvenirs indiscrets* :

Mais sans sa dévotion à cette voix, nous n'aurions jamais su que notre amie sera capable d'un renoncement aussi absolu. Ce poète à l'état pur, noble au point de croire à la noblesse d'autrui, fut trop attaché à son œuvre de sauvetage pour s'apercevoir de ses sacrifices. Sacrifices où elle avait trouvé, physiquement et matériellement, sa ruine, mais peut-être spirituellement son salut.¹⁵⁴

Entière, toujours en quête d'absolu, cette voix a eu pour elle tout l'attrait de la beauté pure. Quand on lit ses Mémoires, Lucie Delarue-Mardrus ne parle que d'art, de beauté, du sortilège de cette voix magnifique. Mais quand on lit Hélène Plat et Myriam Harry, on sait que cette admiration a tourné en amour, un amour qui l'a aveuglée et l'a détruite, mais qui a également montré le caractère fier, courageux et surtout sincère de Lucie. C'est à son tour de jouer au Pygmalion, à son tour de se donner entièrement pour promouvoir quelqu'un. Elle se complaît dans ce rôle de protecteur qui sied bien à son tempérament dominateur en douce, car elle aime qu'on ait besoin d'elle. Et pourtant physiquement, Germaine de Castro est loin d'être le type de beauté fragile et diaphane qu'elle avait plaisir à dominer. Mais cette façon de s'occuper d'elle la garde en contrôle.

¹⁵⁴ Natalie Clifford Barney, *Souvenirs indiscrets*, p.182

Lucie se plaint que dès le premier voyage avec elle, la calomnie a été bon train. Était-ce de la calomnie ou plutôt de la médisance, si l'on se rapporte à tous les commentaires écrits sur elles ? Quoiqu'il en soit, l'effet en fut le même. Jalousie ou mauvaise foi, sa sœur Charlotte l'attaque de front et il y a rupture. Puis vint le tour de Chattie, mais pour elle, cela est plus compréhensible. À cause de Chattie, elle se verra obligée de quitter le Pavillon de la Reine : c'est le début de la descente.

À travers cette relation, une toute autre facette de Lucie nous apparaît, une facette qui nous fait découvrir une Lucie entière, dévouée, chevalière, déterminée, tenace, fidèle qui va jusqu'au bout de sa mission, sacrifiant tout pour elle. Cette relation l'a entraînée au fond d'un gouffre financier et social. Tous ses amis l'ont délaissée, sa liaison n'étant pas du même *standing* auquel ils étaient habitués.

Les récits de Chattie Ovize sur les déboires et le courage de la chanteuse Germaine de Castro qui s'occupe de sa mère invalide, attendrissent Lucie qui accepte de venir l'écouter. Elle est d'abord frappée par sa ressemblance avec Marguerite Moreno, même yeux tragiques qui donnent à son visage un masque pathétique. Alors, Germaine de Castro commence à chanter... et le destin de Lucie est scellé. Surprise ! Au lieu du sombre contralto qu'on attendait, cette femme au visage défait surprend son monde par le plus pur soprano.

Traversée, dès les premières notes, par un frisson étrange, Lucie écoute cette voix déchirante, voluptueuse... Elle dévore des yeux la chanteuse : la regarder, pense-t-elle, c'est aussi bouleversant que de l'entendre. La ligne de ses sourcils, l'expression de ses yeux, deviennent si douloureuses qu'on voudrait presque l'arrêter pour ne plus souffrir avec elle...¹⁵⁵

Elle lui rappelle Sett Oussila et ses incantations hypnotisantes.

Lucie deviendra sa musicienne attirée, elle composera pour elle des chansons et sera son impresario.

C'est l'engrenage : intoxiquée, selon son expression, par cette voix, sa morphine, sa drogue, l'écrivain s'attache violemment à l'artiste. Telle une baguette magique, l'imagination de Lucie transfigure Germaine : sa vulgarité, naturelle ou voulue, son langage volontiers grivois, son goût pour la bonne chère et la boisson deviennent «des dons qui créent la joie» : originalité, gaieté, simplicité...¹⁵⁶

Elle coupe toutes ses amarres avec le passé et tout ce qui fut sa vie jusqu'à présent. Elle rompt avec Charlotte Ovize, son amie de longue date et avec tous ceux de son monde - y compris ses sœurs - qui ne veulent pas accepter Germaine. Et pour attirer l'attention du public sur la cantatrice, elle écrit un roman qui explique tout l'attachement et l'envoûtement de Lucie. *Une femme mûre et l'amour* est un plaidoyer en faveur de la cantatrice pour éveiller l'admiration et la compassion envers cette femme dévouée et merveilleuse sur qui s'acharne la malchance. Lucie va s'insurger avec elle, lutter pour elle, s'engager tout entière dans ce combat, au point d'y sacrifier sa carrière, voire même sa réputation. Il n'y a rien de plus terrible que le snobisme de la «haute classe» qui fermera

¹⁵⁵ Hélène Plat..., p.210

¹⁵⁶ Hélène Plat..., p.212

désormais à Lucie bien des portes. Son abnégation va même mettre sa vie en danger lors de la seconde Guerre mondiale, lorsque les Allemands rechercheront Germaine car elle était juive.

Dans sa perception des femmes, on constate combien Lucie est entièrement prise, d'une part, par sa quête de l'absolu, d'autre part, par son amour de l'art et de la musique et enfin, par l'imaginaire qui de tout temps, a eu une place primordiale chez Lucie. Elle décrit Germaine de Castro, alias Victoria dans le roman, «la voix, cette intime pureté». Comme pour son héroïne, «elle aura la révélation de son tempérament d'amoureuse que rien ne réfrénera plus». Déchirée elle le sera désormais entre «le séraphin : la voix, et le démon : la sensualité». Désormais, le plaisir d'amour, rejoignant son amour du beau dépassera tout autre sentiment. «Quel est le savant qui nous expliquera, confie-t-elle, dans son livre, pourquoi, du moins chez les femmes, le don vocal va presque toujours de pair avec autre chose¹⁵⁷ ? »

En romantique incorrigible, elle fait dire à Raymond qui parle de Victoria, dans le roman, les paroles mêmes qu'elle pense de Castro : «elle représente l'image inoubliable du désespoir¹⁵⁸. » Et Lucie continue plus loin : lorsqu'elle ouvre son piano, les notes qui y montent sont si pures, si déchirantes, qu'elle semble chanter plus que sa détresse, «elle

¹⁵⁷ Lucie Delarue-Mardrus, *Une femme mûre et l'amour*, p.24

¹⁵⁸ Lucie Delarue-Mardrus..., p.164

chante toutes les détresses¹⁵⁹. » Comment voulez-vous qu'une femme aussi sensible à la musique, qu'elle appelle «sa morphine, sa drogue», ne soit pas complètement envoûtée par Germaine de Castro ?

Son romantisme et son amour de la musique transparaissent plus loin dans le roman à travers le personnage de Gentien, l'ex-amoureux de Victoria qui retourne après une longue absence, et explique encore une fois, l'attraction que ressent Lucie.

Désespérée qu'il la revoie si fanée, elle se met au piano et, à sa demande, chante. On lit :

Le couchant commençait, comme monté de cette musique même, de ces paroles mêmes. Et c'était si complet, c'était si mélancolique qu'entre les paupières presque jointes de Victoria les larmes parurent bientôt et ses longs yeux noirs furent ceux d'une biche qui meurt. Gentien, penché, semblait retenir sa respiration pour mieux écouter, pour mieux regarder ces yeux-là, cette bouche-là, pour mieux assister à cette pâmoison musicale.¹⁶⁰

Toujours à travers Gentien, Lucie explique son amour pour Germaine de Castro : «Tout en vous me plaisait. Votre art douloureux et votre gaieté déchaînée, l'opposition de votre nature *pan dans l'œil* et de votre chant tout en nuances...¹⁶¹ ».

Elle ira au bout de cette liaison, même s'il fallait pour cela connaître «l'infernal plaisir de rouler jusqu'au bas d'un abîme¹⁶² », phrase qu'elle a exprimée dans un tout autre

¹⁵⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.223

¹⁶⁰ Lucie Delarue-Mardrus..., p.231

¹⁶¹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.245

¹⁶² Lucie Delarue-Mardrus..., p.226

contexte, Victoire parlait de prendre de la drogue ; mais, la Castro, plutôt la voix de la Castro n'était-elle pas la drogue de Lucie ?

Rien à faire, quand on ne fait pas partie, à Paris, d'une certaine société bourgeoise, «on est vaincu d'avance¹⁶³. » Après tout, écrit-elle en parlant de la destinée : « Nous vivons et nous mourrons comme nous sommes. Faisons la croix sur le reste et n'en parlons plus¹⁶⁴. »

Sa perception des femmes ressort du contraste qui l'oppose à sa perception des hommes. Lors de la Seconde Guerre mondiale, on lit ses réflexions dans *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus* de Myriam Harry :

Ah ! Cette guerre tout de même ! En somme c'est le masculin qui la rêve et la fait. S'il n'y avait sur terre que des femmes, tout cela n'arriverait pas. Je reviens à mon idée favorite : châtrer tous les mâles à leur naissance. N'en garder que quelques-uns dans chaque région, soigneusement entraînés et n'ayant pour fonction que de reproduire. Ces castrats seraient suffisants pour assurer le travail nécessaire à la vie humaine et les femmes se chargeraient du reste. Tout irait beaucoup mieux et l'on aurait, peut-être, enfin la paix.¹⁶⁵

Mais Lucie Delarue-Mardrus va plus loin encore; elle se révolte et on lit dans *Horizons* sa révolte au nom de toutes les femmes de servir de machine génitrice :

¹⁶³ Lucie Delarue-Mardrus..., p.166

¹⁶⁴ Lucie Delarue-Mardrus..., p.199

¹⁶⁵ Myriam Harry, *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus*, p.160

Et c'est pourquoi la femme a été déclarée impure.
[...]
Ayant trop écouté le hurlement humain,
J'approuve dans mon cœur l'œuvre libératrice
De ne pas m'ajouter moi-même un lendemain
Pour l'orgueil et l'honneur d'être génitrice.
[...]
Et, [...], je m'enivre
De ma stérilité qui saigne lentement.¹⁶⁶

Lucie Delarue-Mardrus s'est toujours dites féminine et non féministe. Une femme qui aime une autre femme affirme deux fois sa féminité. Et pourtant, ce poème marque bien l'avant-gardisme du féminisme prôné par Simone de Beauvoir qui, quelques années plus tard, luttera pour l'émancipation totale de la femme en espérant affirmer pleinement sa condition féminine par la création littéraire.

Nous avons vu dans ce chapitre la façon dont Lucie percevait les femmes et le milieu de son époque ; nous allons maintenant voir comment ses contemporains l'ont jugée et quelle fut la réception de son œuvre.

¹⁶⁶ Robert Chouard, *Lucie Delarue-Mardrus, Refus...de moi-même*, p.43

LA FAÇON DONT LES AUTRES LA PERÇOIVENT

Il nous reste maintenant à analyser la façon dont les autres la perçoivent à travers ce que l'on a écrit sur elle.

La première et ultime question qui nous revient a été posée par Arlette Ridel dans son Dossier *Lucie Delarue-Mardrus Princesse normande Duchesse de Normandie* : « Jeanne-Lucie, où êtes-vous ? Votre nom est inscrit aux livres qui se meurent de n'avoir su durer, et pourquoi¹⁶⁷ ? »

À travers ceux qui l'ont aimée et ceux qui l'ont dénigrée, nous essaierons de comprendre ce qui s'est passé.

Hélène Plat écrit que Lucie surnommée par sa famille, Simplicie de Gros-Sot, a été marquée par l'histoire de *Misunderstood*, comme il a été déjà mentionné plus haut dans la première partie. Elle se reconnaît dans le jeune héros, «incapable

¹⁶⁷ Arlette Ridel, *Lucie Delarue-Mardrus Duchesse de Normandie*, Dossier, p.7

de communiquer ses impressions comme celui du canard raillé par les siens¹⁶⁸. »

L'image tragique du petit incompris qui s'en va ainsi jusqu'à la mort, marquera une empreinte ineffaçable dans ce cerveau d'enfant. «Non seulement, continue Hélène Plat, la plupart des personnages de ses romans seront des incompris, mais Lucie, elle-même sera toute sa vie blessée par l'incompréhension imaginaire ou réelle de ses proches et de ses contemporains » à qui elle crie : « Vous m'avez méconnue¹⁶⁹. »

Le manque d'appréciation de sa famille à l'égard de Lucie se perpétuera en un manque d'intérêt à l'égard de son œuvre, sa vie durant. Et c'est probablement pourquoi, elle ne réagissait pas devant les critiques diverses qui l'ont assaillie, tant soit dans sa vie privée que dans sa carrière littéraire : «Aucune de mes sœurs ne s'était abonnée aux journaux auxquels je collaborais. Elles en préféraient d'autres. Cette froideur des proches et des intimes se sera continuée à peu près toute ma carrière littéraire, alors qu'on me croit sans doute continuellement encensée¹⁷⁰. »

En effet, Lucie Delarue-Mardrus n'a jamais officiellement été reconnue par ses contemporains pour sa poésie qui pourtant, comme on l'a vu, exprimait son

¹⁶⁸ Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p.24

¹⁶⁹ Hélène Plat..., p.24

¹⁷⁰ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes Mémoires*, p.201

vrai *moi* : «C'était dans mes vers que je donnais vraiment mon âme¹⁷¹. »

Cependant, «si on l'adulait chez les uns, on la dénigrait chez les autres », lit-on dans la biographie de son amie Myriam Harry. «La presse critiquait surtout ses vers¹⁷² » depuis qu'Émile Faguet avait déclaré, après son premier volume *Horizons*, que sa poésie le faisait rire. Selon Hélène Plat, Lucie dit n'accepter ce jugement qu'avec indifférence, habituée à être dépréciée. Ce n'est que vers le tard qu'elle avouera combien ceci l'avait amèrement déçue.

Et combien de poèmes écrits en secret, pour exprimer ses émotions, à la suite d'une rencontre, d'une perte chère ou d'un événement heureux qui ne furent jamais publiés et malheureusement, plusieurs n'ont jamais été retrouvés.

Hélène Plat, dans le chapitre *Colette et Lucie Delarue-Mardrus* des *Cahiers de Colette* nous dit que Lucie, dans sa jeunesse et dans son mariage avec le Dr Mardrus, n'avait pas connu de problème d'argent et n'écrivait alors, que parce qu'elle en avait envie. Ce n'est qu'après son divorce qu'elle commencera à écrire graduellement davantage par nécessité que par vocation.

¹⁷¹ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes Mémoires*, p.93

¹⁷² Myriam Harry, *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus*, p.55

«Malheureusement, poussée par la nécessité, elle se laisse entraîner à écrire trop et trop vite...¹⁷³ ». Lucie devient une romancière populaire ce qui, aux dires d'Hélène Plat, «n'a rien de péjoratif¹⁷⁴ » puisque bien des femmes se reconnaissaient dans ses héroïnes de romans et se sentaient enfin comprises dans leur misère.

Mais, privée de son mentor, Lucie s'éparpille en de multiples activités : elle écrit des articles, donne des conférences aux Annales et même à l'étranger, fait de la sculpture, du dessin, de la musique... enfin, toute forme d'art qui lui permet de s'exprimer. Comme l'a si bien dit Charles Maurras dans *Romantisme et Révolution*, dans son chapitre *Le Romantisme féminin* : «...il s'agit d'être jusqu'au bout Lucie Delarue-Mardrus... il s'agit d'être *elle*, dans son *elle* au superlatif¹⁷⁵. »

Le songe a toujours tenu chez Lucie plus de place que la réalité; c'est pourquoi il lui est si difficile maintenant qu'elle se trouve privée de son Pygmalion, de traiter de ses affaires du point de vue pratique. Et comme elle a plus d'une flèche à son arc, cette femme aux multiples talents accepte tout, se lance dans plusieurs choses, «elle s'éparpille », comme le lui dit Colette. Elle passe de la musique à la peinture, de l'aquarelle à l'huile à la sculpture, elle va jusqu'à faire de

¹⁷³ Hélène Plat, *Cahiers Colette No 15*, p.15

¹⁷⁴ Hélène Plat..., p.15

l'équitation acrobatique, accepte toutes les tournées de conférences, écrit d'innombrables contes, donne des interviews, publie jusqu'à trois romans par an, sans parler de la poésie qui reste sa nourriture quotidienne. Hélène Plat écrit :
«Trop de facilité, don redoutable... Toutes les formes d'art tentent Lucie. L'apprentissage du violon la passionne, elle essaiera la sculpture, la fabrication de poupées et d'objets d'art. S'engager résolument dans une seule voie, celle de l'écriture ? Comment choisir, quand on veut tout¹⁷⁶ ? »

Natalie Clifford Barney dans *Souvenirs indiscrets* écrira :

Si j'avais eu la moindre influence sur Mme Mardrus, c'était le moment de l'exercer, car je me rendais compte que, parvenue à l'apogée de son succès, elle ne saurait, livrer à elle-même, se contraindre à ne pas éparpiller son activité.¹⁷⁷

«Qui trop embrasse, mal étreint », dit-on. Mais peut-on vraiment dire cela de Lucie Delarue-Mardrus ? Même si ses amis et certains de ses compatriotes regrettent la dispersion du talent de Lucie, tous reconnaissent, même Colette, son courage et son travail acharné.

¹⁷⁵ Charles Maurras, *Romantisme et Révolution*, p.162

¹⁷⁶ Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p. 180

¹⁷⁷ Natalie Clifford Barney, *Souvenirs indiscrets*, Flammarion, p.170

Ce qui ne lui manque certainement pas, c'est le courage. Comme Colette, Lucie est une travailleuse, une courageuse, mais ce qu'elle a en abondance, c'est une imagination d'une richesse inouïe.

Colette la décrira dans *L'Étoile Vesper* :

Elle avait ce bonheur d'aller à tous travaux avec une fougue conquérante. Cette vaillante à entreprendre, je la vis toujours prête à répandre vers et prose, parler en public, pratiquer le latin, modeler la cire, suspendre, sur les portées de cinq lignes, une mélodie... (ÉV, OCC X, 398) ¹⁷⁸

Toujours dans son étude sur Colette et Lucie Delarue-Mardrus, Hélène Plat écrit que Colette loue des romans de Lucie aujourd'hui oubliés, mais la fécondité de l'écrivain l'étonne : « Tu n'es donc jamais à court de sujets de romans ? ». Et Lucie de lui répondre : « J'en ai plus de cent, de deux cents, de trois cents. En veux-tu ? Je t'en donnerai tant que tu voudras¹⁷⁹. » En effet, plein de femmes, surtout des femmes du peuple se sont vues dans les romans de Lucie, lorsqu'elle parlait de leur condition inférieure et de leur exploitation, mais elle a également écrit sur une variété de sujets tel que *Guillaume le Conquérant*, *Sainte Thérèse de Lisieux*.

Si sa poésie n'a pas été retenue, une des explications possibles est le commentaire que nous fait Charles Maurras à propos de son style : « La joie

¹⁷⁸ Hélène Plat, *Cahiers Colette No 15*, p.15

¹⁷⁹ Hélène Plat..., p.16

de Mme Lucie Delarue-Mardrus, écrit M. Maurras, était d'accommoder ses impressions à des sauces un peu bizarres, propres à la retrancher du commun¹⁸⁰. » Lucie confirme ce jugement mais déclare : «Moi, je parle bizarre, comme d'autres parlent français. Le bizarre peut bien avoir l'impertinence de ne pas être beau : il est *moi* ; que puis-je désirer de plus¹⁸¹ !» Et Maurras explique ainsi sa poésie :

On veut étonner le bourgeois, car il faut que le bourgeois soit saisi d'horreur. Il le faut, si l'on tient au véritable objet de la poésie, qui est l'exposition complète, l'expression totale d'une âme : non de l'âme humaine dans son étendue et sa profondeur, mais bien de l'âme de cette jeune demoiselle dans ses différences et ses particularités. Il ne s'agit donc pas d'être le plus humain possible, mais d'être jusqu'au bout Lucie Delarue-Mardrus : et non point parce qu'elle est charmante, mais parce qu'elle est *elle*.¹⁸²

Peut-être cet aspect de l'analyse de Maurras nous permet-il d'avancer que c'est peut-être bien pour cela que la littérature de Colette nous est restée, car plus universelle, tandis que celle de Lucie a sombré dans l'oubli, peut-être pas total, mais dans une brume épaisse d'où viennent la retirer de temps à autre quelques inconditionnels.

D'après Maurras, Mme Delarue-Mardrus se serait trop attardée dans le Romantisme qui a baigné ses lectures d'adolescente et son recueil d'*Occident* est teinté de mallarméen, de rimbaldique, de maeterlinkiste et de laforguien.

¹⁸⁰ Charles Maurras, *Romantisme et Révolution*, p.161

¹⁸¹ Charles Maurras..., p.162

Mais, née beaucoup plus imaginative que sensible et que passionnée, son goût du bizarre ne s'exerçait, en définitive, que sur les formes qu'elle trouvait dans son esprit : les mots, les images, le rythme, le style, matériel antique assemblé par la tradition [...] qu'elle prenait plaisir à gâcher puis à refaire de toute l'ardeur de ses sauvages petites mains... Quand on songe qu'elle aurait pu gâter aussi son cœur et compliquer irrémédiablement une fraîche nature, on est tenté de se féliciter des autres ravages, comme de la bénédiction du meilleur des sorts.¹⁸³

Pour Maurras, «son génie pittoresque [...] n'eut le souci de *l'âme* que pour le plaisir d'en tirer un effet d'art. Ce qu'elle poursuit, c'est l'image colorée, propre à traduire sensiblement ce qu'elle a senti. [...] Ce n'est pas tant la joie [...] de s'affiner, de s'exalter [...] par aucune curiosité¹⁸⁴. » Son goût, sa passion d'artiste veulent trouver des images qui correspondent exactement à son sentiment. Ce n'est pas le sentiment qu'elle cherche à approfondir, mais la forme qui l'exprime. Il ajoute : « C'est son art qui est perverti; nullement sa nature : la tête, non le cœur¹⁸⁵. »

Mais par-dessus tout, ajoute-t-il plus loin, faisant référence à son Pygmalion de mari, le Dr Mardrus, son évergète, comme il l'appelle, et pour qui il n'avait eu que des éloges dans sa critique, «on assurera (par-dessus tout) son progrès dans le métier. On se perfectionnera dans l'art d'imaginer et de rimer¹⁸⁶.

Un peu plus loin dans sa critique, il constate que son romantisme tourne quelquefois au Parnasse «heureusement sans trop de froid¹⁸⁷. » Il analyse :

¹⁸² Charles Maurras..., p.162

¹⁸³ Charles Maurras..., p.160

¹⁸⁴ Charles Maurras..., p.166

¹⁸⁵ Charles Maurras..., p.166

¹⁸⁶ Charles Maurras..., p.168

¹⁸⁷ Charles Maurras..., p.168

Aussi la romantique est-elle en voie de s'apaiser et de s'épurer. S'éclaircira-t-elle ? [...] Mais il serait curieux de voir ce qu'une femme évidemment douée de l'imagination du langage saurait donner dans l'ordre d'un art tout à fait sain. Celle-ci s'est rageusement complu à défaire le précieux composé auquel nos ancêtres avaient appliqué leur génie. Comment s'y prendra-t-elle si elle veut recoudre après avoir taillé ! L'osera-t-elle ? Et quel sera son pouvoir ? » Et de conclure : « Ce que j'ai lu permet de poser ces questions, mais ne permet pas d'y répondre¹⁸⁸. »

Ce jugement sévère est quand même flatteur puisque Mme Delarue-Mardrus a été considérée pour être citée dans la collection *Les écrivains de la Renaissance française* sur laquelle, M. Maurras s'est penché pour faire une étude dans son œuvre *Romantisme et révolution*, sur le romantisme féminin.

À la question posée par Charles Maurras, «un critique et un sage qui est grand admirateur de Mme Mardrus, M. Georges Malet¹⁸⁹ », méprise ces doutes. Il affirme la maîtrise du poète et écrit :

Pour ceux qui ne l'auraient pas senti, que dire ? On ne prouve pas plus la beauté et la grâce d'une Muse que le charme d'une femme. [...] Le dernier volume de Mme Mardrus, *Horizons*, nous montre les progrès remarquables ou, pour tout dire, merveilleux, et j'en conviens, presque inattendus, de son art, au point de l'élever brusquement au tout premier rang.¹⁹⁰

À cet éloge correspondent deux vers écrits par Lucie Delarue-Mardrus elle-même dans *Horizons* :

Ceux-là qui ne m'ont pas aimée et pas comprise,
Ceux-là qui ne m'ont pas souri, je les méprise.¹⁹¹

¹⁸⁸ Charles Maurras..., p.169

¹⁸⁹ Charles Maurras..., p.169

¹⁹⁰ Georges Malet, cité dans Charles Maurras..., p.169

¹⁹¹ Lucie Delarue-Mardrus, *Horizons*, cité dans Charles Maurras..., p.170

Notons que tous les poèmes que Lucie Delarue-Mardrus a écrit sur la mer, dans *Occident*, lui avaient été insufflés par ce premier baiser d'Imperia, ce premier amour qui l'avait révélée à elle-même, et qui du même coup lui avait fait prendre conscience qu'elle serait désormais seule dans un monde différent qui ne la comprendrait pas.

Et c'est ce même recueil qui a séduit J.C. Mardrus, son époux, qui l'a fait publier. De là, ces vers dans *Horizons*, qui ont séduit M. George Malet :

Tu rougiras et pâiras sous le tourment
De te sentir toujours différente des autres.
[...]
L'ardeur...l'amour... Comment oublier que chacun
Porte son sexe ainsi qu'une bête cachée¹⁹² ?

Mais la mer, si chantée dans ce recueil lui a surtout été inspirée par sa Normandie, sa chère Normandie qui lui servit de muse. Peut-on suggérer que c'est peut-être son régionalisme qui l'aurait éloigné des salons littéraires parisiens...

À travers l'épisode de *l'Immoraliste*, on découvre une femme d'une grande intelligence et surtout d'une grande sensibilité pour comprendre l'âme humaine.

¹⁹² Lucie Delarue-Mardrus, *Horizons*, cité dans Charles Maurras..., p.170

Durant les premières années de son mariage, André Gide avait envoyé un exemplaire de son nouveau roman, *L'Immoraliste*, aux Mardrus. À la suite de sa lecture, Lucie Delarue-Mardrus écrit une lettre à son auteur, déclarant que pour elle, le héros, Michel, n'est pas l'immoraliste mais, au contraire, «l'éternel immoralisé¹⁹³». Gide, le mysogine, très agréablement surpris - car il ne respectait jusque là que le littéraire Dr Mardrus -, recopie cette lettre qu'il conserve très précieusement et la fait lire à son ami Henri Ghéon, commentant : « Lettre plus intelligente, je n'en recevrai pas. Je n'en imagine même pas. Curieux que ce soit une femme¹⁹⁴ ! » Ghéon lui répond : « Madame Mardrus est une intelligence ! Sinon une âme de poète; son livre *Ferveur* n'est pas encore fameux, malgré quelques pièces meilleures. Mais ce qu'elle dit de ton *Immoraliste*, qui dira mieux¹⁹⁵ ? »

Jusqu'alors, Lucie n'était pour Gide qu'«une jolie femme, muse du Dr Mardrus, poétesse assez banale, relation agréable et utile. Il découvre soudain une lectrice d'une pénétration insoupçonnée¹⁹⁶». Il lui écrit : « Vous êtes l'Intelligence¹⁹⁷ » et lui demande la permission de publier sa lettre comme préface à

¹⁹³ Lucie Delarue-Mardrus, Lettre écrite de la Roseaie le 17 juin 1902, Biblio littéraire Jacques Doucet, cité dans Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p.94

¹⁹⁴ Hélène Plat..., p.95

¹⁹⁵ Hélène Plat..., p.95

¹⁹⁶ Hélène Plat..., p.95

¹⁹⁷ Hélène Plat..., p.95, tiré du *Catalogue B.N., Gide, No 329, 1970*

son livre. Il la conjure d'écrire un article critique sur *L'Immoraliste* dans la *Revue Blanche*, revue littéraire très cotée de l'époque.

C'est après cet article publié sous le titre *Essai sur L'Immoraliste*, paru le 15 juillet 1902, que Lucie recevra dans son courrier un recueil de poèmes signé Renée Vivien, accompagné d'une lettre enthousiaste. Suivra ensuite sa rencontre avec Natalie Clifford Barney, qui, comme on le sait, lui apprendra à s'affirmer...

Cependant il n'est pas dit que sa poésie fut rejetée par tout le monde. Edmond Rostand qui fut pris d'un coup de cœur pour elle dès qu'il la vit, la présenta à Sarah Bernhardt qui la prit sous son aile et, à son tour la présenta à Eugène Fasquelle qui devait devenir son éditeur. Edmond Rostand comme Sarah Bernhardt parlent d'elle comme d'un grand poète. J.C. Mardrus aima en elle sa poésie et lui resta fidèle jusqu'au bout sur ce point. Ne s'était-il pas écrié avec admiration, la première fois qu'il la vit et l'entendit déclamer : « Vous êtes le plus grand poète de votre génération ! Oui, le plus grand ! » Plat continue : « Poète avant tout, le traducteur des *Mille et une nuits*, voit devant lui un autre poète, le jugea au premier vers, son égal...¹⁹⁸ ». Quelle douce vengeance sur François Coppé pour la débutante que l'appréciation de ce grand poète romancier !

¹⁹⁸ Hélène Plat..., p.62

À vingt ans, Lucie malgré sa grande timidité avait décidé d'aller montrer ses vers à François Coppée pour savoir si ses Essais valaient quelque chose. Celui-ci avait l'habitude de recevoir des visites de la jeunesse anxieuse de connaître son opinion de grand maître de la poésie. Après avoir parcouru rapidement son cahier, il lui dit :

- Ça vous amuse beaucoup de faire des vers ?
- Oui...
- Moi, je vous conseillerais plutôt de coudre, de faire du ménage... enfin de vous occuper d'autre chose.¹⁹⁹

Ce rejet, elle ne l'a pas oublié quoiqu'elle décida de l'ignorer.

Roger Giron écrit un article dans une revue littéraire, *Les femmes d'esprit*, lors du centenaire de la naissance de Lucie Delarue-Mardrus. Cette revue se veut rappeler au public certains écrivains de la Belle Époque tombés dans l'oubli et que Roger Giron veut ramener à notre souvenir. «Cet article relate un des souvenirs précieux de l'auteur à qui l'on posait cette question :
- Comment êtes-vous venue à la littérature ? – En ne suivant pas le conseil de François Coppé, fut sa réponse²⁰⁰. »

¹⁹⁹ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes Mémoires*, p.87

²⁰⁰ Revue *Femmes d'esprit*, p.27, tiré des Archives familiales, Inédit

Un autre souvenir de jeunesse, mais cette fois-ci plus positif à l'égard de sa verve poétique, nous est raconté par Lucie elle-même dans ses *Mémoires* : un jour chez les parents de son nouveau fiancé, Gaston de B... , Lucie fait la connaissance d'une jeune femme, Lazare Weiller, qui ayant entendu ses vers, lui donna avec enthousiasme un mot d'introduction pour Sully Prud'homme : «Vous l'intéresseriez tellement²⁰¹ », lui dit-elle. Nous savons comment le grand poète a reçu «le phénomène»...

Mais quand elle commença à fréquenter les thés poétiques de Madame de Hérédia et de bien d'autres femmes de Lettres, quoique la tendance fût devenue au vers libre, cela allait à l'encontre de «ses instincts profonds d'ordre et de mesure²⁰² », et Lucie continua à écrire comme elle le sentait. Ceci est un élément à considérer qui n'a pas dû contribuer grandement à la promouvoir. Sa déception viendra du fait qu'elle croyait «que tous les gens étaient des poètes²⁰³ ». Mais, même les poètes ont leur mode...d'où les diverses écoles littéraires et les diverses tendances qui se sont succédées au cours des années.

Un autre élément qui pourrait expliquer son oubli est le contraste entre la vie intense des salons littéraires qu'elle menait avec son époux et qui

²⁰¹ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes Mémoires*, p.92

²⁰² Lucie Delarue-Mardrus..., p.109

s'espacèrent lors de son divorce puis, plus tard, cessèrent complètement lors de sa relation avec Germaine de Castro : la haute bourgeoisie a ses règles et un code de vie qui ne pardonne pas.

Robert Chouard, de l'Académie des Provinces françaises, a publié pour le cinquantième anniversaire de la mort de Lucie Delarue-Mardrus, un recueil de quelques morceaux choisis de sa poésie et de sa prose en hommage à celle qui fut et demeurera à jamais «la Duchesse de Normandie » pour ses compatriotes. Il écrit dans son Avant-propos :

Lucie Delarue-Mardrus se voulait avant tout poète. Malheureusement, elle s'est trompée de siècle en s'obstinant à composer des vers réguliers, alors que ses chers confrères dans les années 1900 s'en évadaient déjà, en malmenant quelque peu la prosodie de la poésie classique...²⁰⁴

Ceci expliquerait –il cet oubli dans lequel elle a sombré ?

C'est aussi à cette époque qu'elle fait connaissance avec la critique littéraire qui ne fut pas fort aimable envers elle dans la presse. Il faut dire que les habitudes littéraires comme tout autre, ne sont pas facilement reléguées, et la presse habituée au style de la Comtesse de Noailles, en poésie et à celui du Dr Mardrus, en prose, semble gênée de se voir imposer cette nouvelle venue par son impétueux mari. Un compatriote normand, Jean Lorrain osa même écrire dans une

²⁰³ Lucie Delarue-Mardrus..., p.110

chronique fielleuse publiée dans *Le Journal* : « En les récitant un peu vite et d'une voix chaude, ces vers pourraient donner l'impression d'être beaux (Sic!)²⁰⁵. »
Quelle sarcasme insultant ! On comprend alors la réaction violente de son époux...
«Le mauvais accueil fait à mes premiers vers fut une atteinte profonde, et dont je ne me suis jamais guérie²⁰⁶. » Cet accueil portait un coup plus bas encore puisqu'il atteignait celui qui l'avait choisie à cause d'eux. «Et pourtant, dit-elle, rien ne pouvait m'empêcher de continuer à faire des poèmes²⁰⁷. » Seul Octave Mirbeau, partisan du Dr Mardrus manifesta oralement (non par écrit) un sincère emballement pour son livre : « Elle est étonnante²⁰⁸ ! », tonitruait-il dans les bureaux de la *Revue Blanche*.

Quelle ne fut alors la stupeur et la déception du couple Mardrus quand le Dr Mardrus lut dans un journal français la défection d'Octave Mirbeau « qui découvrait après tout le monde, la comtesse de Noailles, la sacrant reine des poétesses, allant même jusqu'à dire «que tout autre poète contemporain, désormais

²⁰⁴ Robert Chouard, *Lucie Delarue-Mardrus Duchesse de Normandie*, p.3

²⁰⁵ Robert Chouard..., p.4

²⁰⁶ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes Mémoires*, p.123

²⁰⁷ Lucie Delarue-Mardrus..., p.124

²⁰⁸ Lucie Delarue-Mardrus..., p.123

n'avait plus le droit d'exister²⁰⁹ »; lui qui, à la Revue Blanche, «n'avait jamais daigné consacré un article à sa Muse...²¹⁰ ». Oh, inconsistance du monde!

On peut se poser la question : pourquoi Lucie Delarue-Mardrus refusait-elle les prix ou les acceptait-elle avec beaucoup de réticence ? À la suite de ses déboires pour le prix Renée Vivien et celui de l'Académie, elle avait dit : « Je renonce donc définitivement aux faveurs officielles qui sont à l'envers de mon caractère et de mon destin²¹¹. » Il n'est pas dans le caractère de Lucie d'aller à l'encontre de sa destinée. Compte tenu de ce qui lui arrive, il n'est pas surprenant qu'elle soit réticente dans la crainte d'être outragée par les refus accompagnés parfois d'insultes.

Ce qui n'empêche que lorsqu'elle en reçoit, elle s'empresse de nous le dire, essayant de se cacher derrière une réserve mesurée. Ainsi, pour la médaille d'or d'Arts-Science-Lettres que lui décerne sa Normandie chérie, sans qu'elle ne s'y attende, elle écrit : « Quoiqu'il en soit, outre l'assentiment de la grande foule, j'aurais eu, pour me soutenir dans mon constant labeur, l'amitié fidèle de ma Normandie, toujours prête à déclarer devant tous que je suis sa fille, et qu'elle est satisfaite de cette fille²¹². »

²⁰⁹ Lucie Delarue-Mardrus..., p.151

²¹⁰ Hélène Plat, *Lucie Delarue-Mardrus*, p.124

²¹¹ Myriam Harry, *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus*, p.155

²¹² Lucie Delarue-Mardrus, *Mes Mémoires*, p.202

Elle tirait fierté d'être le poète de la Normandie par excellence, elle qui aimait tant ce pays et l'avait si bien chanté dans ce vers célèbre : « L'odeur de mon pays était dans une pomme... ». Elle avait tellement été déçue et blessée lors de l'inauguration du paquebot Normandie lorsque l'on envoya Colette, la Bourguignonne, qui ne savait pas un mot d'anglais aux États-Unis pour représenter la France. Et c'est dans son journal intime qu'elle pleure des larmes amères cette trahison :

Qui est le poète de la Normandie ?
Qui a écrit dix volumes de vers et vingt romans sur la Normandie ?

MOI

Qui est surnommée « duchesse de Normandie » et reconnue par la France entière pour être l'illustration de cette province ?

MOI

Qui a la clef de l'étranger, la diplomatie et le tact requis pour représenter la France à l'étranger ?

MOI

Qui va inaugurer le *Normandie* dans son premier voyage, représentant le *Journal* où j'écris depuis trente ans ?

COLETTE

Colette ne sait pas un mot d'anglais.
Colette est bourguignonne et s'en vante : Colette n'a ni chic, ni la connaissance de l'étranger. Mais c'est Colette qui prend ma place, ma place, ma place ²¹³.

Et nous lisons dans le recueil de Robert Chouard cette plainte à la même résonance :

²¹³ Hélène Plat, *Cahiers de Colette*, p.16, Inédit, 24 mai 1935

Mon pays ne m'aura pas admise comme poète. J'ai des millions (?) de lecteurs de mes romans, mais il n'y en a pas cinq cents qui savent que je fais des vers, et à peine deux cents qui les aiment...²¹⁴

Si certains hommes de lettres ne lui ont pas accordé la place qui lui revenait, en poésie, ses amis, en revanche, considéraient un honneur de se faire chanter par Lucie. Quand Edmond Rostand est mort, ses proches lui demandèrent d'écrire des vers pour lui, sublime éloge, comme elle l'avait fait pour sa maman. Elle lui écrivit un sonnet qu'on a publié. Oui, les intimes la voient indéniablement comme poète, sa poésie étant instinctivement le langage et la musique de son cœur. «Votre sonnet ! [...] pleure Maniouche, l'amie de Rostand, vous lui avez élevé un monument digne de lui²¹⁵ ! » Mais son véritable éloge à cet ami très cher, elle l'écrivit le soir seul, au retour des obsèques, poème qui ne parut nulle part et qui n'était que pour lui ! Le vrai poète n'est pas celui qui écrit pour plaire, mais celui qui, instinctivement fait parler son cœur à travers la poésie ! ...

En réponse à la question posée plus haut par Arlette Ridet, nous citons ici, l'éloge de Robert Chouard :

Lucie Delarue-Mardrus porta la poésie qui était en elle dans ses romans, et le roman de sa vie fut incomparable, celui d'une femme très belle, adepte de Sapho, qui eut le courage d'être elle-même, et qui, comme les Scaldes venus des brumes nordiques, sut chanter dans de vibrants accents sa terre natale. Que ce recueil [...] soit le premier maillon d'une

²¹⁴ Robert Chouard, *Lucie Delarue-Mardrus Duchesse de Normandie*, p.4

²¹⁵ Lucie Delarue-Mardrus, *Mes Mémoires*, p.238

longue chaîne d'ouvrages pour la réhabilitation de la mémoire et de l'œuvre de [...] la Duchesse de Normandie.²¹⁶

Et voici le cri du cœur que Lucie Delarue-Mardrus lance :

[...] je ne suis qu'un poète, je le suis comme les fées sont des fées. Ma vie dans ses plus petits détails est poésie...²¹⁷

Elle est, elle le dit elle-même, comme les fées sont des fées et rien ni personne ne pourra rien y changer. Poète, elle l'était certainement. Qualifier son degré de poésie, c'est évaluer les goûts, analyser les tendances, juger une mode. Elle se voyait poète, et se révélait à travers sa poésie. Dans ses romans, elle a décrit les femmes les plus ordinaires, les plus vulnérables ; pourtant elle ne fut reconnue ni comme poète ni comme grande romancière.

²¹⁶ Robert Chouard, *Lucie Delarue-Mardrus Duchesse de Normandie*, p.9

²¹⁷ Robert Chouard, *Lucie Delarue-Mardrus Duchesse de Normandie*, p.4

CONCLUSION

J'ai voulu faire reconnaître et apprécier à nouveau ce poète et romancier du début du siècle à travers la manière dont elle se perçoit, la façon dont elle voit ses contemporaines à travers ses héroïnes et à la lumière de ce qui a été écrit sur elle.

J'ai voulu mettre en relief sa quête de l'esthétique à travers tout ce qu'elle approche : elle trouve le Beau dans toutes les formes d'art auxquelles elle s'essaie, chez les gens les plus simples qu'elle côtoie, dans la Nature qu'elle découvre avec la curiosité que l'imaginaire lui prête, même dans les événements qui marquent sa vie. Elle rebondit toujours sans se laisser abattre. On ne peut qu'admirer son courage et sa ténacité !

J'ai voulu montrer comment l'analyse des sentiments de ses personnages reflète une sensibilité aigüe, une finesse de sentiment et une acuité d'observation qui rendent sa prose poétique et son étude du milieu et des gens intéressante.

Faire redécouvrir ce poète, cette romancière, cette femme d'esprit et de Lettres qui n'a pas été appréciée à sa juste valeur, et qui pourtant a contribué, à sa façon, au féminisme du XXe siècle tout en gardant son individualité, n'est-ce pas une tâche qui mériterait d'être entreprise ?

LUCIE DELARUE-MARDRUS
FEMME DE LETTRES OUBLIÉE

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS I

OEUVRES DE LUCIE DELARUE-MARDRUS ÉTUDIÉES :

Marie, fille-mère, roman, Paris, Ernest Flammarion, 1908, 71 p.

À maman, poème, Paris Librairie Charpentier et Fasquelle, 1920, 154 p.

L'ex-voto, Fasquelle, 1922, 253 p.

L'ange et les Pervers, roman, Ferenczi, 1930, 221 p.

Mort et printemps, poèmes, A. Messein, Paris, 1932, 192 p.

Une femme mûre et l'amour, roman, Fasquelle, 1935, 252 p.

Mes mémoires, Paris, Librairie Gallimard, 1938, 328 p.

LUCIE DELARUE-MARDRUS
FEMME DE LETTRES OUBLIÉE

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS II

Documents divers, inédits, prêtés généreusement par M. Albert Mardrus, arrière petit-neveu de Lucie Delarue-Mardrus.

BOYÉ. Maurice-Pierre. *Portraits et rencontres de la vie littéraire ; Tous ceux que j'aimais sont partis*, Paris, Souvenirs, A.-G. Nizet, 3 bis, Place de la Sorbonne, 1974, 252 p.

CHALON, Jean. *Chère Natalie Barney*, Portrait d'une séductrice, Stock, 1976, Flammarion, 1992, 350 p.

CHOUARD, Robert. *Lucie Delarue-Mardrus Duchesse de Normandie*, Lexo-imprimerie, février 1994, 72 p.

CLIFFORD BARNEY, Natalie. *Souvenirs indiscrets*, extraits obtenus de M. Albert Mardrus.

DELARUE-MARDRUS, Lucie. *The Angel and the Perverts*, Translated by Anna Livia, Introduction by Anna Livia, New York, University Press, New York, 1995, p.1 – p.59.

ENGELKING, Tama Lea. «*L'Ange et les Pervers*» : *Lucie's Delarue-Mardrus's Ambivalent Poetic Identity*, The University Press of Kentucky, coll. Romance Quarterly, Volume 39, Number 4, November 1992, p.451 – 466.

HARRY, Myriam. *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus*, Édition Ariane, 1946, 210 p.

MAURRAS, Charles. *Romantisme et révolution*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1932, p.158 – 170.

PLAT, Hélène. *Colette et Lucie Delarue-Mardrus*, Paris, p. 11 - 19, cahier Colette, No 15, *Le génie créateur de Colette*, Colloque à la Sorbonne et à l'INRP, 1er - 2 juin 1993, Société des amis de Colette, 1993.

PLAT, Hélène. *Lucie Delarue-Mardrus; Une femme de lettres des années folles*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1994, 305 p.

RIDEL, Arlette. *Lucie Delarue-Mardrus, Princesse normande, Duchesse de Normandie*, Dossier, date inconnue.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	p. I
Introduction	p. 2
Chapitre I	p. 6
Chapitre II	p. 41
Chapitre III	p. 75
Conclusion	p. 95
Bibliographie :	
• Corpus I	p. 97
• Corpus II	p. 98